

Musée des familles

Paris : Bureaux de l'administration, 1833-

[Find this Book Online: https://hdl.handle.net/2027/gri.ark:/13960/s2n2whwnp3k](https://hdl.handle.net/2027/gri.ark:/13960/s2n2whwnp3k)

Digitized by

INTERNET ARCHIVE

Original from

THE GETTY RESEARCH INSTITUTE



Hathi Trust

[Public Domain](#)

We have determined this work to be in the public domain, meaning that it is not subject to copyright. Users are free to copy, use, and redistribute the work in part or in whole. It is possible that current copyright holders, heirs or the estate of the authors of individual portions of the work, such as illustrations or photographs, assert copyrights over these portions. Depending on the nature of subsequent use that is made, additional rights may need to be obtained independently of anything we can address.

Generated through HathiTrust on 2025-08-31 11:10 GMT

UN HIVERNAGE DANS LES GLACES.



Marie, nièce de J. Cornbutte.

I. — LE PAVILLON NOIR.

Le curé de la vieille église de Dunkerque se réveilla à cinq heures, le 12 mai 18.., pour dire, suivant son habitude, la première basse messe à laquelle assistaient quelques pieux pêcheurs.

Vêtu de ses habits sacerdotaux, il allait se rendre à l'autel, quand un homme entra dans la sacristie, joyeux et

MARS 1855.

effaré à la fois; c'était un marin d'une soixantaine d'années, mais encore vigoureux et solide, avec une bonne et honnête figure.

(1) Après les martyrs de la foi, les plus admirables sont les martyrs de la science, et, parmi ceux-ci, les plus héroïques sont les navigateurs qui suivent aux mers polaires les traces des La Peyrouse, des Franklin, des Bellot, etc. Il n'y a pas, dans l'histoire si intéressante des voyages, d'épisode plus curieux, de ta-

— 24 — VINGT-DEUXIÈME VOLUME.

— Monsieur le curé, s'écria-t-il, halte-là ! s'il vous plaît.

— Qu'est-ce qui vous prend donc si matin, Jean Cornbutte ? répliqua le curé.

— Ce qui me prend..., une fameuse envie de vous sauter au cou, tout de même !

— Eh bien, après la messe à laquelle vous allez assister.

— La messe ! répondit en riant le vieux marin ; vous croyez bonnement que vous allez dire votre messe maintenant, et que je vous laisserai faire ?

— Et pourquoi ? Expliquez-vous ! le troisième son a tinté...

— Qu'il ait tinté ou non, il en tintera bien d'autres aujourd'hui, monsieur le curé ; car vous m'avez promis de bénir de vos propres mains le mariage de mon fils Louis et de ma nièce Marie !

— Il est donc arrivé ? s'écria joyeusement le pasteur.

— Il ne s'en faut guère, reprit Cornbutte en se frottant les mains ; la vigie nous a signalé, au lever du soleil, notre brick, que vous avez baptisé vous-même du beau nom de *la Jeune-Hardie*.

— Je vous en félicite du fond du cœur, mon vieux Cornbutte, dit le curé en se dépouillant de la chasuble et de l'étole. Je connais nos conventions ; le vicaire va me remplacer aujourd'hui, et je me tiendrai à votre disposition pour l'arrivée de votre cher fils.

— Et je vous promets qu'il ne vous fera pas jeûner trop longtemps. Les bans sont déjà publiés par vous-même, vous n'aurez plus qu'à l'absoudre des péchés qu'on peut commettre entre le ciel et l'eau, dans les mers du Nord. Une fameuse idée que j'ai eue là, de vouloir que la noce se fit le jour même de l'arrivée, et que mon fils Louis ne quittât son brick que pour se rendre à l'église !

— Allez donc tout disposer, Cornbutte.

— J'y cours, monsieur le curé. Au revoir.

Le marin revint à grands pas à sa maison, située sur le quai du port marchand, et d'où l'on apercevait non plus la Manche, mais bien la mer du Nord, ce dont il se montrait très-fier. Jean Cornbutte avait amassé quelque bien dans son état ; après avoir longtemps commandé les navires d'un riche armateur du Havre, il s'était fixé dans sa ville natale, où il fit construire, pour son propre compte, le brick *la Jeune-Hardie*. Après plusieurs voyages dans le Nord, ce navire revint en vendant, toujours à bon prix, ses chargements de bois, de fer et de goudron. Jean Cornbutte en céda le commandement à son fils Louis, brave marin de trente ans, qui, au dire de tous les capitaines caboteurs, était bien le plus vaillant matelot de Dunkerque.

Louis était parti avec un grand attachement pour Marie, la nièce de son père, qui le lui rendait fort, et trouvait bien longs les jours de l'absence. Marie avait vingt ans à peine ; c'était une belle et brave Flamande, avec quelques gouttes de sang hollandais dans les veines. Sa mère l'avait confiée, en mourant, à son frère Jean Cornbutte. Aussi, ce bon marin l'aimait comme sa propre fille, et voyait dans cette union une source de vrai et durable bonheur.

L'arrivée du brick terminait une importante opération

bleau plus saisissant, de drame plus accidenté, qu'un hivernage dans les glaces ; c'est le résumé de toutes les luttes, de toutes les surprises, de toutes les émotions, de toutes les péripéties imaginables. Tel est le sujet que notre collaborateur, M. Jules Verne, a essayé de traiter, à la façon de Cooper, dans le cadre d'une nouvelle attachante, après avoir lu et analysé tous les récits des voyageurs, à la recherche du fameux passage du nord-est, trouvé enfin dernièrement par le capitaine anglais Mac-Clure et le lieutenant Bellot, notre vaillant compatriote.

commerciale. *La Jeune-Hardie*, partie depuis trois mois, revenait en dernier lieu de Rodoë, sur la côte septentrionale de Norvège ; et, suivant le signalement de la vigie, elle avait opéré rapidement son voyage.

En rentrant au logis, Cornbutte trouva toute la maison sur pied. Marie, le front radieux de bonheur, revêtait ses habillements de mariée.

— Pourvu que le brick n'arrive pas avant nous, disait-elle.

— Hâte-toi, petite, car les vents viennent du nord, et *la Jeune-Hardie* doit filer grand largue.

— Nos amis sont-ils prévenus, mon oncle ? Et le notaire, et le curé ?

— Sois tranquille, il n'y aura que toi à nous faire attendre.

En ce moment entra le compère Clerbaut.

— Eh bien ! mon vieux Cornbutte, s'écria-t-il, en voilà de la chance ! le navire arrive à l'époque où le gouvernement vient de mettre en adjudication de grandes fournitures de bois pour la marine.

— Qu'est-ce que ça me fait ? répondit Cornbutte ; il s'agit bien du gouvernement !

— Sans doute, monsieur Clerbaut, dit Marie ; il n'y a qu'une chose dans tout ceci : c'est le retour de mon Louis.

— Je ne disconviens pas que... Mais enfin, ces fournitures...

— Et vous serez de la noce, répondra Cornbutte, en interrompant le négociant, et en lui serrant la main de façon à la briser.

— Sans doute, je serai de la noce...

— Et avec tous nos amis de terre et nos amis de mer. J'ai déjà prévenu mon monde, et j'invite tout l'équipage du brick.

— Et nous irons les attendre sur l'estacade ? demanda Marie.

— Je le crois bien. Nous défilerais tous deux par deux, les violons en tête !

Les invités de Cornbutte arrivèrent sans tarder. Bien qu'il fût de grand matin, pas un ne manqua à l'appel. Tous félicitèrent à l'envi le brave marin, qu'ils aimait. Pendant ce temps, Marie agenouillée transformait devant Dieu ses prières en remerciements. Elle rentra bientôt, belle et parée, dans la salle commune ; elle eut la joue embrassée par toutes les commères, la main vigoureusement serrée par tous les hommes, et Cornbutte donna le signal du départ.

Ce fut un spectacle curieux que de voir cette joyeuse troupe prendre le chemin de la mer, au lever du soleil. La nouvelle avait circulé dans le port, et bien des têtes en *calines* et en bonnets de nuit apparurent aux fenêtres et aux portes entrebâillées : de chaque côté arrivait un compliment joyeux ou un salut flatteur.

La noce parvint à l'estacade, au milieu d'un concert de louanges et de bénédictions. Le temps s'était fait magnifique, et le soleil semblait se mettre de la partie ; un joli vent du nord faisait écumer les vagues, et quelques chaloupes de pêcheurs, orientées au plus près pour sortir du port, rayonnaient la mer de leur rapide sillage.

L'estacade de Dunkerque est une longue jetée en bois qui prolonge le quai du port, et s'avance assez loin dans la mer ; les gens de la noce en occupaient toute la largeur. Ils atteignirent bientôt une petite maisonnette située à l'extrémité, où veillait la vigie du port.

Le brick de Jean Cornbutte devenait visible de plus en plus ; le vent fraîchissait, et il courait rapidement grand largue sous ses huniers, sa misaine et ses perroquets. La

joie devait régner à bord, comme le plaisir à terre. Jean Cornbutte, une longue-vue à la main, répondait gaillardement aux questions de ses amis.

— Voilà bien mon beau brick ! s'écriait-il, propre et rangé comme s'il appareillait de Dunkerque. Pas une avarie, pas un cordage de moins !

— Voyez-vous votre fils le capitaine ? lui demandait-on.

— Non, pas encore. Ah ! c'est qu'il est à son affaire.

— Pourquoi ne hisse-t-il pas son pavillon tricolore ? demanda Clerbaut.

— Je ne sais guère, mon vieil ami ; mais il a une raison sans doute.

— Votre longue-vue, mon oncle, dit Marie, en lui arrachant l'instrument des mains, je veux être la première à l'apercevoir.

— Mais c'est mon fils, mademoiselle !

— Voilà trente ans qu'il est votre fils, répondit en riant la jeune fille ; et c'est la première fois qu'il est mon fiancé !

La Jeune-Hardie était entièrement distincte : déjà l'équipage faisait ses préparatifs de mouillage ; les perroquets avaient été cargués, ainsi que la misaine. L'on pouvait reconnaître les matelots qui s'élançaient dans les agrès. Mais ni Marie, ni Jean, n'avaient encore salué de la main le capitaine du brick.

— Ma foi, voici le second, André Vasling ! s'écria Clerbaut.

— Voici Fidèle Misonne, le charpentier.

— Et notre ami Penellan ! dit une femme, en sautant de joie.

La Jeune-Hardie ne se trouvait plus qu'à trois encâblures du port, lorsqu'un pavillon noir monta tristement à la corne de brigantine.

Un sentiment de terreur courut dans tous les esprits, et dans le cœur de la jeune fiancée. Le brick arrivait tristement au mouillage, et un silence glacial régnait à son bord. Bientôt il dépassa l'extrémité de l'estacade. Marie, Jean, et tous les amis se précipitèrent vers le quai qu'il devait accoster, et bientôt ils se trouvèrent sur le pont de *la Jeune-Hardie*.

— Mon fils ! dit Jean Cornbutte, qui put seul articuler quelques mots.

Les marins du brick, la tête découverte, lui montrèrent le pavillon de deuil.

Marie poussa un cri de détresse et tomba dans les bras du vieux Cornbutte, qui pleurait à chaudes larmes.

André Vasling avait ramené le navire ; mais Louis Cornbutte, le fiancé de Marie, n'était plus à son bord.

II. — LE COEUR D'UN PÈRE. UN COMPAGNON SUSPECT.

Dès que la jeune fille eut quitté le brick, confiée aux soins de charitables amis, le second, André, apprit à Jean Cornbutte l'affreux événement, consigné sur le journal, qui l'avait privé de revoir son fils.

« A la hauteur de Malestrom, le navire s'étant mis à la cape par un gros temps et des vents de S.-O., aperçut des signaux de détresse que lui faisait une goëlette sous le vent ; elle était démâtée de son mât de misaine, et courait vers le gouffre dangereux, à sec de toiles. Le capitaine Louis Cornbutte, voyant ce navire marcher à une perte imminente, résolut de le sauver et d'aller à son bord. Malgré les représentations de son équipage, il fit mettre la chaloupe à la mer, y descendit avec le matelot Cortrois et Pierre Nouquet le timonier. L'équipage les suivit longtemps des yeux, puis ils disparurent au milieu de la brume. La nuit arriva ; la mer devint de plus en plus mauvaise. *La*

Jeune-Hardie, attirée par les courants qui avoisinent ces parages, risquait d'aller s'engloutir dans le Malestrom ; elle fut obligée de virer, et de s'enfuir vent arrière. En vain croisa-t-elle pendant quelques jours sur le lieu du sinistre : la chaloupe, le navire, le capitaine et les deux matelots ne reparurent pas. André Vasling fit alors assembler l'équipage, prit le commandement du navire, et fit voile vers Dunkerque. »

Jean Cornbutte pleura longtemps ; et, s'il passa quelques consolations à travers sa douleur, elles vinrent de cette pensée que son fils était mort en voulant secourir ses semblables. Puis le pauvre père quitta ce brick, dont la vue lui faisait mal, et rentra dans sa maison désolée.

Cette triste nouvelle se répandit dans tout Dunkerque. Les nombreux amis du vieux marin vinrent changer leurs compliments en sincères et vives consolations. Les matelots de *la Jeune-Hardie* donnèrent les détails les plus complets sur cet événement ; André Vasling se vit même forcé de raconter à Marie le dévouement de son fiancé.

Jean Cornbutte réfléchit après avoir pleuré ; et le lendemain même du mouillage, en voyant entrer André chez lui, il lui dit :

— Etes-vous bien sûr que mon fils ait péri ?

— Hélas ! oui, monsieur Jean, répondit Vasling.

— Avez-vous bien fait toutes les recherches voulues ?

— Sans contredit, monsieur Jean ! Mais il est malheureusement certain que ses deux matelots et lui ont été engloutis.

— Vous plairait-il, André, de garder le commandement en second du navire ?

— Cela dépendra du capitaine, monsieur Cornbutte.

— Le capitaine, c'est moi. André, je vais rapidement charger mon navire, composer mon équipage, et je cours à la recherche de mon fils !

— Votre fils est mort, répondit André en insistant.

— C'est possible, André ; mais la Providence est là. J'irai fouiller tous les ports de la Norvège, où il peut avoir été poussé ; et, quand j'aurai la certitude de ne plus le revoir, je reviendrai mourir ici.

André Vasling, comprenant que cette décision était inébranlable, n'insista plus et se retira. Jean Cornbutte instruisit aussitôt sa nièce de son projet, et vit briller quelques lueurs d'espérance à travers ses larmes. Il n'était pas encore venu à l'esprit de la jeune fille que la mort de son fiancé pût être problématique ; il lui paraissait à jamais perdu ; mais à peine ce nouvel espoir fut-il jeté dans son sein, qu'elle s'y abandonna sans réserve.

Le vieux marin décida que *la Jeune-Hardie* reprendrait aussitôt la mer. Ce brick, solidement construit, n'avait aucune avarie à réparer. Jean Cornbutte fit publier que, s'il plaisait à ses matelots, rien ne serait changé à l'équipage ; il remplacerait seulement son fils dans le commandement du navire. Pas un ne manqua à l'appel ; et il y avait là de hardis marins : Alain Turquiette, le charpentier Fidèle Misonne, le breton Penellan, le nouveau timonier de *la Jeune-Hardie* qui remplaçait Pierre Nouquet, et puis Gradlin, Aupic, Gervique, matelots courageux et éprouvés.

Jean Cornbutte proposa de nouveau à André Vasling de reprendre le rang de second à bord du brick ; c'était un homme précieux, manœuvrier habile, et qui avait fait ses preuves en ramenant *la Jeune-Hardie* à bon port. Cependant, on ne sait pour quel motif, Vasling fit quelques difficultés, et demanda du temps pour réfléchir.

— Comme vous voudrez, Vasling ; souvenez-vous seulement que vous serez le bienvenu parmi nous.

Jean Cornbutte possérait un homme dévoué, un ami

sûr, dans le breton Penellan, qui avait été longtemps son compagnon de voyage. La petite Marie passait autrefois les longues soirées d'hiver dans les bras du timonier, pendant qu'il demeurait à terre ; aussi conserva-t-il pour elle une amitié de père, que la jeune fille lui rendait en amour filial. Penellan pressa de tout son pouvoir l'armement du brick, d'autant plus que, selon lui, Vasling n'avait peut-être pas fait toutes les recherches possibles pour retrouver les naufragés, bien qu'il fût excusé par la responsabilité qui pesait sur lui comme capitaine.

Huit jours ne s'étaient pas écoulés que le brick se trouvait prêt à reprendre la mer. Au lieu de marchandises, il fut complètement approvisionné de rhum, de viandes salées, de biscuits, de barils de farine, de pommes de terre, de porc, de vin, d'eau-de-vie, de café, de thé, de tabac.

Le départ fut fixé au 22 mai. La veille au soir, Vasling, qui n'avait pas encore rendu réponse à Cornbutte, se rendit à son logis ; il était tout indécis, et semblait subordonner ses projets à quelque événement incertain. Jean Cornbutte n'était pas chez lui, bien que la porte de sa maison fût ouverte. Vasling entra : il pénétra dans la salle commune, attenante à la chambre de la jeune fille ; le bruit d'une conversation animée frappa son oreille. Il écouta attentivement, et reconnut la voix de Penellan et de Marie.

Sans doute la discussion se prolongeait déjà depuis quelque temps. La jeune fille semblait opposer une inébranlable fermeté aux observations du marin breton.

— Quel âge a mon oncle Cornbutte ? disait Marie.

— Quelque chose comme soixante ans, répondit Penellan.

— Eh bien ! ne va-t-il pas affronter les dangers pour retrouver son fils ?

— Notre capitaine est un homme solide encore, répliqua le marin ; il a un corps de chêne, et des muscles forts comme une barre de rechange. Aussi, je ne suis point effrayé de lui voir reprendre la mer.

— Entendez-moi bien, mon bon Penellan, dit avec exaltation la jeune Marie ; le dévouement donne une grande force à l'âme. Aussi, ai-je pleine confiance dans l'appui du Ciel. Vous me comprenez et vous me viendrez en aide !

— C'est impossible, ma fille Marie ; qui sait où nous dériverons, et quels maux il nous faudra souffrir ! Combiné ai-je vu d'hommes vigoureux y laisser leur vie ! Oh ! cette pensée seule me fait frémir !

— Penellan, reprit la jeune fille, il n'en sera ni plus ni moins ; et, si vous me refusez, je croirai que vous ne m'aimez plus.

Vasling parut stupéfait de cette conversation. Il comprit la résolution de la jeune fille. Il réfléchit un instant, et son parti fut pris.

— Jean Cornbutte, dit-il, en s'avançant vers le vieux marin qui entrail, je suis des vôtres ; les causes qui pouvaient m'empêcher d'embarquer ont disparu, et vous pouvez compter sur mon dévouement et mon zèle.

— Je n'avais jamais douté de vous, Vasling, répondit Cornbutte, en lui prenant la main avec force. Marie ! mon enfant ! appela-t-il à voix haute.

Marie et Penellan accoururent aussitôt.

— Nous appareillerons demain au point du jour avec la marée tombante. Ma pauvre Marie, voici la dernière soirée que nous passerons ensemble !

— Mon oncle ! s'écria Marie en tombant dans ses bras.

— Dieu aidant, je te ramènerai ton fiancé.

— Oui, nous retrouverons Louis, ajouta Vasling.

— Vous êtes donc des nôtres ? demanda vivement Penellan.

— Oui, mon vieil ami, répondit Jean avec chaleur.

— Oh ! oh ! fit le Breton d'un air singulier.

— Et ses conseils nous seront bien utiles ; car il est habile, audacieux, entreprenant ; n'est-ce pas Vasling ?

— Mais vous-même, capitaine, répondit Vasling, vous nous en remontrerez à tous ; il y a encore en vous autant de vigueur que de savoir.

— Merci, mon ami ; au revoir. A demain. Veuillez vous rendre à bord, et prendre les dernières dispositions. Au revoir, mon vieux Penellan.

— Au revoir, capitaine.

Le second et le matelot sortirent ensemble. L'oncle et Marie demeurèrent en présence l'un de l'autre. Bien des larmes furent répandues dans ces tristes adieux. Bien des douleurs se confierent les unes aux autres. Jean Cornbutte, voyant Marie si désolée, résolut de brusquer la séparation, en quittant le lendemain la maison sans la revoir. Aussi, ce soir-là même, lui donna-t-il son dernier baiser d'adieu. Il regagna sa chambre, et à trois heures du matin, il fut sur pied.

La Jeune-Hardie roula déjà à pic sur ses ancras. Ce triste départ avait attiré sur l'estacade bien des amis du vieux marin. Le curé, qui devait bénir l'union de Marie et de Louis, vint donner une dernière bénédiction au courageux navire. Les rudes poignées de mains furent silencieusement échangées ; et Jean Cornbutte monta à bord. L'équipage était au complet. Vasling donna les derniers ordres : les huniers furent largués, et le navire s'éloigna rapidement par une bonne brise de N.-E., tandis que le curé, debout au milieu des spectateurs agenouillés, remettait ce voyage entre les mains de Dieu.

Où va ce navire ? Il suit la route fatale sur laquelle se sont perdus de pauvres naufragés ! Il n'a pas de destination certaine ; il doit s'attendre à tous les dangers, et savoir les braver sans hésitation. Dieu seul sait où il lui sera donné d'aborder. Dieu le conduise !

III. — LE COEUR D'UNE FIANCÉE. LUEUR D'ESPOIR.

A cette époque de l'année la saison était favorable ; le vent tenait bon, et l'équipage put espérer arriver promptement sur le lieu du naufrage.

Le plan de Jean Cornbutte se trouvait naturellement tracé : il devait relâcher aux îles Setland et Feroë, où le vent du nord pouvait avoir porté les naufragés ; puis, s'il acquérait la certitude qu'ils n'avaient été recueillis dans aucun des ports de ces parages, porter ses recherches au delà de la mer du Nord ; fouiller toute la côte occidentale de la Norvège, et pousser jusqu'à Bodoën, le lieu le plus rapproché du naufrage.

André Vasling pensait, contrairement à l'avis du capitaine, que les côtes de l'Islande devaient plutôt être explorées ; mais Penellan fit observer que, lors du naufrage, la bourrasque venait de l'ouest ; ce qui, tout en donnant l'espoir que les malheureux n'avaient pas été entraînés vers le gouffre du Malestrom, permettait de supposer qu'ils s'étaient jetés à la côte de Norvège.

Il fut donc résolu que l'on suivrait cette côte aussi près que possible, afin de reconnaître quelques traces, quelques vestiges de leur passage.

Le lendemain du départ, Jean Cornbutte, la tête penchée sur une carte du littoral, en pointait avidement les moindres sinuosités.

Il restait abîmé dans ses réflexions, quand une petite

main s'appuya sur son épaule, et une douce voix lui dit à l'oreille :

— Ayez bon courage, mon cher oncle.

Il se retourna et demeura stupéfait. Marie l'entourait de ses bras.

— Marie ! ma fille ! à bord ! s'écria-t-il.

— La femme peut bien aller chercher son mari, quand le père s'embarque pour sauver son enfant !

— Malheureuse Marie ! comment supporteras-tu nos fatigues ? comment aborderas-tu nos dangers ? Sais-tu bien que ta présence peut nuire à nos recherches ?

— Non, mon père ; car je suis forte, croyez-moi.

— Qui sait où nous serons entraînés, Marie ! Vois cette carte : nous approchons d'insurmontables périls, auxquels nous échapperons à peine, nous autres marins endurcis à toutes les fatigues de la mer ! Et toi, faible enfant !...

— Mais voyez donc, mon oncle, je suis d'une famille de marins : je suis faite aux récits de combats et de tempêtes. Je suis près de vous, et de mon vieil ami Penellan !

— Penellan ? c'est lui qui t'a cachée à bord !

— Oui, mon oncle, mais quand il a vu que j'étais décidée à le faire sans son aide.

— Penellan ! fit Jean Cornbutte.

Penellan était aux aguets. Il entra.

— Penellan, il n'y a pas à revenir sur ce qui est fait ; mais, souviens-toi que tu es responsable, aux yeux de mon fils, de l'existence de Marie.

— Soyez tranquille, répondit Penellan avec assurance ; la petite a force et courage. Elle nous servira d'ange pendant le voyage. Et puis, capitaine, vous connaissez mon idée ; ce qui est fait est fait, et tout est pour le mieux dans ce monde.

La jeune fille fut installée dans une cabine, que les matelots disposèrent pour elle en peu d'instants, et qu'ils rendirent aussi confortable que possible.

Huit jours plus tard, *la Jeune-Hardie* relâchait aux Setland, puis à Feroë ; mais les plus minutieuses explorations demeurèrent sans fruit ; aucun naufragé, aucun débris de navire n'avait été recueilli sur les côtes ; la nouvelle même de l'événement s'y trouvait entièrement inconnue. Le brick reprit donc son voyage, après dix jours de relâche, vers le 10 juin. L'état de la mer était bon ; les vents fermes. Le navire fut rapidement poussé vers les côtes de Norvège, qu'il longea, à une proximité dangereuse. Cette exploration dura plus de trois semaines, sans amener de résultat.

Cornbutte résolut de se rendre à Bodoën. Peut-être apprendrait-il là le nom du navire naufragé, au secours duquel s'étaient précipités Louis Cornbutte et ses deux matelots. Le 30 juin, il jetait l'ancre dans ce port.

Là il apprit, qu'au milieu du flux et du reflux du Malstrom, qui conserve éternellement les épaves des navires naufragés, on avait trouvé une bouteille. Un parchemin y était renfermé, et contenait ces quelques lignes :

« Ce 26 avril, à bord du *Westfield*, après avoir été accostés par la chaloupe de *la Jeune-Hardie*, nous sommes entraînés par les courants vers les glaces ! Dieu ait pitié de nous ! »

Le premier mouvement de Jean Cornbutte fut de remercier le Ciel ; il se croyait sur les traces de son fils !... Il résolut de pousser ses recherches jusqu'aux dernières limites dans le Nord.

Le brick *la Jeune-Hardie* fut mis en état d'affronter les immenses périls des mers polaires. Fidèle Misonne le charpentier visita scrupuleusement la coque du navire ; il

s'assura que sa construction solide pourrait résister au choc des glaçons ; il fit embarquer le bois nécessaire à la construction de traîneaux pour courir à travers les plaines de glaces.

Par les soins de Penellan, qui avait déjà fait la pêche de la baleine dans les mers arctiques, des couvertures de laine, des vêtements fourrés, de nombreux moccannis en peau de phoque, furent embarqués à bord. — Jean Cornbutte augmenta, sur une grande proportion, ses approvisionnements d'esprit-de-vin, de bois et de charbon de terre, car il était possible que l'on fût forcé d'hiverner sur quelque point de la côte groënlandaise. Il se procura également, à grand prix et à grand' peine, une certaine quantité de citrons, destinés à prévenir ou guérir le scorbut, cette terrible maladie qui décime les équipages, surtout dans les régions glacées. Toutes ses provisions de viandes salées, de biscuits, d'eau-de-vie, augmentées dans une prudente mesure, commencèrent à remplir une partie de



Jean Cornbutte. Dessin de Beaucé.

la cale du brick, car la cambuse n'y pouvait plus suffire. Le capitaine se munit également d'une grande quantité de pemmican, préparation indienne, qui concentre beaucoup d'éléments nutritifs sous un petit volume.

D'après ses ordres, on embarqua à bord de *la Jeune-Hardie* et l'on installa les scies destinées à couper les plaines de glaces, les piques et les coins propres à les séparer ; il se réserva de prendre, sur la côte groënlandaise, les chiens nécessaires pour ses traîneaux.

Tout l'équipage fut employé à ces préparatifs et déploya une grande activité ; les matelots Aupic, Gervique et Gradlin, suivaient avec empressement les conseils du timonier Penellan, qui, dès ce moment, les engageait à ne point s'habituer au feu et aux couvertures de laine, car, bien qu'on fût au mois d'août, la température s'abaissait, sous ces latitudes élevées au-dessus du cercle polaire.

Penellan observait, sans en rien dire, les moindres actions du second, André Vasling ; cet homme, Hollandais

d'origine, venait on ne sait d'où ; il était bon marin du reste, et avait fait deux voyages à bord de *la Jeune-Hardie*. Penellan ne pouvait lui rien reprocher ; le second lui semblait seulement trop affairé auprès de la jeune Marie, et il résolut de la surveiller de près.

Grâce à l'activité de l'équipage, le brick fut appareillé vers le 16 juillet, quinze jours après son arrivée à Bodoën ; c'était heureusement l'époque favorable pour tenter des explorations dans les mers arctiques ; le dégel s'opérait depuis deux mois, et les recherches pouvaient être poussées plus avant. Le brick *la Jeune-Hardie* se dirigea en droite ligne sur le cap Bremster, situé sur la côte orientale du Groënland, par le 70^e degré de latitude.

IV. — DANS LES PASSES.

Vers le 23 juillet, une lueur blanche qui s'élevait au-dessus de la mer annonça les premiers bancs de glaces qui, sortant alors du détroit de Davis, sous l'action du dégel, se précipitaient dans l'Océan. A partir de ce moment une surveillance très-active fut recommandée aux hommes de quart, car il importait de ne point se heurter à ces masses énormes.

Déjà les phoques, indolemment couchés sur les glaçons, plongeaient à l'approche de *la Jeune-Hardie*, ou nageaient, le nez à la surface de l'eau, aux alentours du navire ; mais on n'avait ni le temps ni le loisir de leur donner la chasse, car l'équipage ne se trouvait pas assez nombreux pour lui imposer ce surcroît de fatigue ; il fut divisé en deux quarts : le premier fut composé du capitaine, qui ne voulut pas céder sa place, de Fidèle Misonne, de Gradlin, et de Gervique ; le second fut relevé par Vasling, Penellan et Aupic ; ces quarts ne duraient pas plus de trois heures, car sous ces froides régions la force du plus robuste est diminuée de moitié. Bien que *la Jeune-Hardie* ne fût encore que par le 63^e degré de latitude, le thermomètre marquait neuf degrés centigrades au-dessous de zéro.

La pluie et souvent la neige tombaient en abondance ; et dans les intervalles de soleil, quand le vent ne soufflait pas trop du nord-ouest, Marie demeurait sur le pont, et laissait surprendre sa douleur par des élans d'admiration. Ses yeux s'émerveillaient à des effets de mirage ou à des apparences de terre et de végétation.

Le 1^{er} août, elle se promenait sur l'arrière, pour faire quelque exercice, et causait avec son oncle, Vasling et Penellan ; le brick entra dans une passe de trois milles de large, et l'on pouvait voir des trains de glaçons brisés descendre rapidement vers le sud.

— Quand apercevrons-nous la terre ? demanda la jeune fille.

— Dans trois ou quatre jours au plus tard, répondit Jean Cornbutte.

— Mais y trouverons-nous de nouveaux indices ?

— Peut-être, ma fille ; en tout cas, nous serons encore loin d'être au terme de notre voyage, car il est à craindre que nos malheureux naufragés n'aient été entraînés plus au nord.

— Cela est même certain, ajouta Vasling ; cette bourrasque qui nous a séparés d'eux a duré trois jours, et en trois jours un navire fait bien du chemin, quand il est désemparé au point de ne pouvoir résister au vent !

— Permettez-moi de vous dire, monsieur Vasling, riposta Penellan, que c'était au mois d'avril, que le dégel ne donnait pas alors, et que le *Westfield* a dû être arrêté promptement par les glaces.

— Et sans aucun doute brisé en mille pièces, puisque ces malheureux ne pouvaient plus manœuvrer !

— Mais ces plaines de glaces, sans interruption, sans passes et sans mouvement, leur offraient un moyen de sauvetage, riposta froidement Penellan, car il leur était facile de gagner la terre, dont ils ne pouvaient être éloignés.

— Espérons, mes enfants, reprit Jean Cornbutte, en interrompant une discussion qui se renouvelait journallement entre le second et le timonier, je crois que nous suivons la direction vraie, et que nous verrons la terre avant peu.

— La voilà ! s'écria Marie ; voyez ces montagnes.

— Non, mon enfant, ce sont des montagnes de glaces, et les premières que nous rencontrons ; elles nous broieraient comme du verre, si nous nous laissions prendre entre elles : Penellan et Vasling, veillez à la manœuvre.

Ces masses flottantes, dont plus de cinquante surgissaient à l'horizon, se rapprochèrent sensiblement du brick. Penellan prit le gouvernail, et Jean Cornbutte, monté sur les barres du petit perroquet, indiquait la route à suivre.

Vers le soir, le brick fut tout à fait engagé dans ces écueils mouvants, dont la force d'écrasement est irrésistible ; il s'agit alors de traverser cette flotte de montagnes, et la prudence commanda de se porter en avant... Une autre difficulté s'ajoutait à ces périls : on ne pouvait constater utilement la direction du navire, car tous les points environnants se déplaçaient sans cesse, et n'offraient aucune perspective stable. L'obscurité s'augmenta bientôt avec le brouillard. Marie descendit dans sa cabine, sur l'ordre du capitaine, et les huit hommes de l'équipage durent rester sur le pont ; ils étaient armés de longues perches garnies de pointes de fer, pour préserver le navire du choc des glaces. Il entra dans une passe si étroite, que souvent l'extrémité des vergues fut froissée, et que les bouts dehors durent être rentrés ; on fut même obligé de carguer les huniers, afin d'orienter la grande vergue à toucher les haubans, pour ne pas la briser contre les cônes de glaces qui longeaient le navire ; heureusement cette mesure ne fit rien perdre au brick de sa vitesse, car le vent ne pouvait atteindre que les voiles supérieures, et celles-ci suffirent à le pousser rapidement. Grâce à la finesse de sa coque, il s'enfonça silencieusement dans ces vallées effrayantes qu'emplissaient des tourbillons de pluie, tandis que les glaçons se brisaient et s'entrechoquaient avec de sinistres craquements.

Bientôt Jean Cornbutte redescendit sur le pont, ses regards ne pouvaient percer les ténèbres environnantes ; il devint nécessaire de carguer les voiles hautes, car le navire menaçait de s'échouer, et, dans ce cas, l'équipage était perdu !

— Maudit voyage, grommelait Vasling, au milieu des matelots de l'avant, qui, la perche en main, évitaient les chocs les plus proches.

— Le fait est que si nous en réchappons, nous devrons une belle chandelle à Notre-Dame-des-Glaces, répondit Aupic.

— Qui sait ce qu'il y a de montagnes flottantes à traverser ? ajouta le second.

— Et qui se doute de ce que nous trouverons derrière ? reprit le matelot.

— Ne cause donc pas tant, dit Gervique, et veille à ton bord ; quand nous serons passés il sera temps de réfléchir

— Gare à ta perche, Aupic !

Un énorme bloc de glace, engagé dans l'étroite vallée que suivait *la Jeune-Hardie*, filait rapidement à contre-

bord ; il parut impossible de l'éviter, sa masse barrait presque toute la largeur de la passe. Le brick se trouvait dans l'impuissance de virer.

— Sens-tu la barre ? cria Cornbutte à Penellan.

— Non, capitaine ; le navire ne gouverne plus, nous n'avons ni erre, ni vent.

— Nous sommes perdus ! dit Jean Cornbutte, à voix basse. Oh ! mon pauvre fils ; oh ! ma pauvre Marie !

— Patience, capitaine ! c'est peut-être pour notre bien que cette montagne dérive sur nous... Ohé ! les autres ! arboudez vos perches contre le plat-bord !

Le bloc avait soixante pieds de haut à peu près ; en dépit des assurances de Penellan, s'il se jetait sur le brick, le brick était broyé. Il y eut un indéfinissable moment d'angoisse, et l'équipage reflua vers l'arrière, abandonnant son poste, malgré les ordres du capitaine.

Mais au moment où cette montagne n'était plus qu'à trois encâblures de la *Jeune-Hardie*, un bruit sourd se fit entendre, une véritable trombe d'eau tomba sur le navire, dont elle brisa la poulaine, et le brick s'éleva sur le dos d'une vague énorme. Un cri de terreur fut jeté par tous les matelots ; mais quand les regards se portèrent vers l'avant, la montagne avait disparu, la passe était libre, et au delà, une immense plaine d'eau, éclairée par les derniers rayons du jour, assurait une propice navigation.

— Tout est pour le mieux, s'écria Penellan ; orientons nos huniers et notre misaine !

Un phénomène, bien commun dans ces parages, venait de se produire : lorsque ces masses flottantes se détachent les unes des autres, à l'époque du dégel, elles voguent isolées et dans un équilibre parfait ; mais en arrivant dans l'Océan, où l'eau est relativement plus chaude, elles ne tardent pas à se miner par la base, qui se fond peu à peu, et qui d'ailleurs est ébranlée par le choc des autres glaçons. Il vient donc un moment où le centre de gravité de ces masses se trouve déplacé, et alors elles se culbutent entièrement. Seulement, si cette montagne se fût retournée deux minutes plus tard, elle se précipitait sur le brick, et l'abîmait dans sa chute.

V. — UNE RENCONTRE.

Le brick voguait alors dans une mer presque entièrement libre ; à l'horizon seulement, une lueur blanchâtre, sans mouvement cette fois, indiquait la présence de plaines immobiles.

Jean Cornbutte tenait toujours le cap sur Bremster, par le 70^e degré de latitude ; il s'approchait déjà des régions où la température devient excessivement froide, car les rayons du soleil n'arrivaient que très-ffaiblis par leur obliquité.

Le 3 août, le brick se retrouva en présence de glaces sans mouvements et unies entre elles ; les passes n'avaient souvent qu'une encâblure de largeur. Le navire était forcé de faire mille détours qui le présentaient debout au vent.

Penellan s'occupait avec un soin paternel de sa fille Marie ; et, malgré le froid, il l'obligeait à venir tous les jours passer deux ou trois heures sur le pont, car l'exercice devenait une des conditions indispensables de la santé.

Le courage de Marie, d'ailleurs, ne faiblissait pas ; elle réconfortait même les matelots du brick par ses bonnes paroles, et tous ressentaient pour elle une véritable adoration. André Vasling se montrait plus empressé que jamais, il recherchait toutes les occasions de l'entretenir ; mais la jeune fille, sans trop en savoir la raison, n'accueillait ses services qu'avec une certaine froideur ; on comprenait aisément que l'avenir, bien plus que le présent, était l'objet

des conversations de Vasling ; il ne cachait pas le peu de probabilités qu'offrait le sauvetage des naufragés : dans sa pensée, leur perte était maintenant un fait accompli ; il pensait donc que la jeune fille devait dès lors accoutumer son cœur à l'oubli, et remettre entre les mains de quelque autre le soin de son existence.

Cependant Marie n'avait pas encore compris les projets d'André Vasling, car, au grand ennui de ce dernier, ses conversations ne pouvaient se prolonger à son gré : Penellan trouvait toujours moyen d'intervenir dans ses entretiens, et de détruire l'effet des paroles d'André par les espérances qu'il rendait à Marie. Celle-ci, d'ailleurs, ne demeurait pas inoccupée ; d'après les conseils du timonier, elle prépara les habits de l'hiver ; il fallut qu'elle changeât tout à fait son accoutrement : la coupe des vêtements de femme ne convenait pas sous ces latitudes froides ; elle se composa une espèce de pantalon fourré, dont les pieds étaient garnis de peau de phoque ; ses jupons étroits ne lui vinrent plus qu'à mi-jambe, afin de ne pas être en contact avec les couches épaisses de neige, dont l'hiver couvrirait les plaines de glace ; une mante en peau, étroitement fermée à la taille et garnie d'un capuchon, lui protégea le haut du corps. Dans l'intervalle de leurs travaux, les hommes de l'équipage se confectionnèrent aussi des vêtements capables de les abriter du froid ; ils firent en grande quantité de hautes bottes fourrées, en peau de phoque, pour traverser impunément les glaces dans leurs voyages d'exploration. Ils travaillèrent ainsi pendant tout le temps que dura cette navigation dans les passes.

André Vasling, très-adroit tireur, abattit plusieurs oiseaux aquatiques, dont les bandes innombrables voltigeaient autour du navire ; une espèce d'eider-doks, et des ptarmigans fournirent à l'équipage une chair excellente, qui le reposa des viandes salées et du poisson.

Enfin le brick, après mille détours, arriva en vue du cap Bremster. Une chaloupe fut mise à la mer ; Jean Cornbutte et Penellan gagnèrent la côte, qui se trouva absolument déserte.

Aussitôt le cap fut mis sur l'île Léopold, découverte, en 1821, par le capitaine Scoresby. L'équipage y aborda heureusement, et Jean Cornbutte poussa des acclamations de joie, en voyant les naturels du pays accourir sur la plage. Les communications s'établirent aussitôt entre eux et l'équipage, grâce à quelques mots de leur langue que possédait Penellan, et à quelques phrases usuelles qu'eux-mêmes avaient apprises des baleiniers qui fréquentaient parfois ces parages.

Ces Goenlandais étaient petits et trapus, leur taille ne dépassait pas quatre pieds dix pouces ; ils avaient le teint rougeâtre, la face ronde et le front bas ; leurs cheveux, plats et noirs, retombaient sur leur dos ; leurs dents étaient gâtées, et ils paraissaient affectés de cette sorte de lèpre particulière aux tribus ichthyophages.

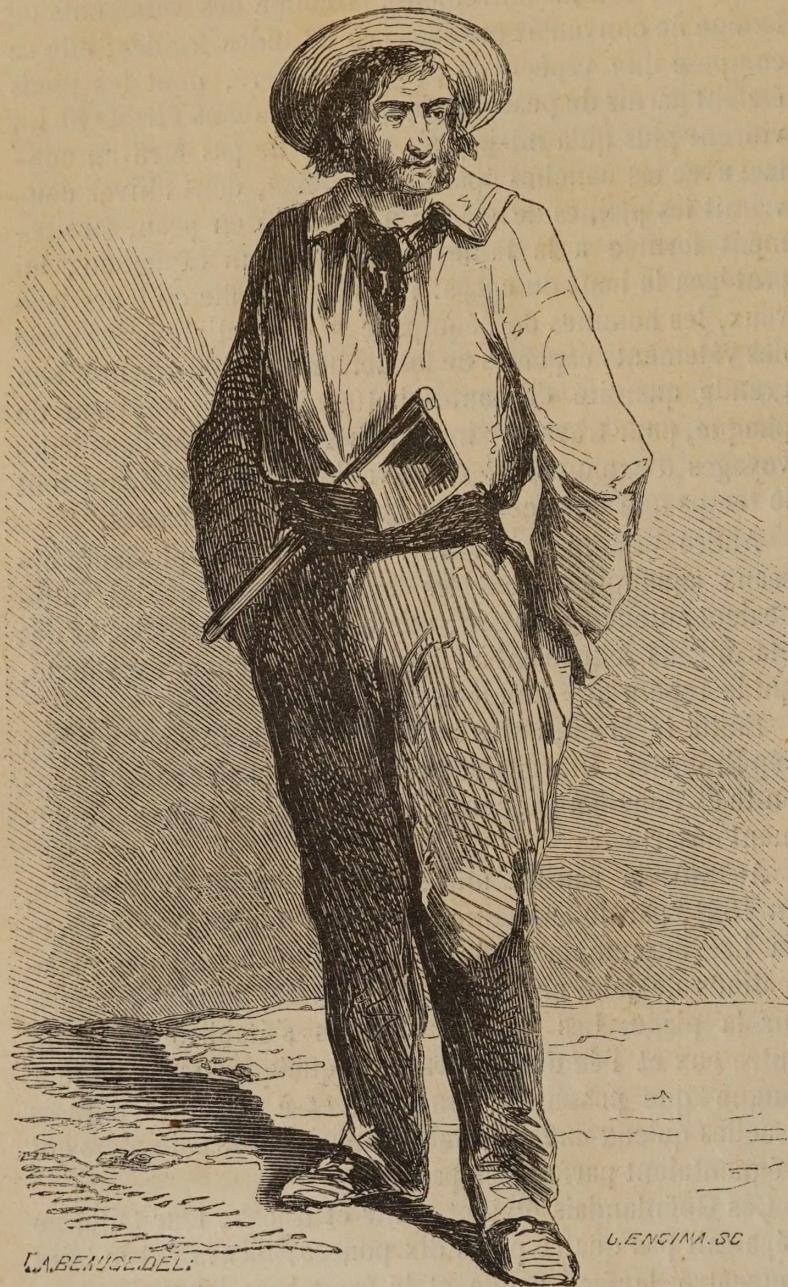
En échange de morceaux de fer et de cuivre, dont ils sont extrêmement avides, ils apportaient des fourrures d'ours, des peaux de veaux marins, de chiens marins, de loups de mer et de tous ces animaux généralement compris sous le nom de phoques. Jean Cornbutte obtint à très-bas prix ces objets, qui allaient devenir pour lui d'une si grande utilité.

Il fit comprendre aux naturels qu'il était à la recherche d'un navire naufragé, et leur demanda s'ils n'en avaient pas quelques nouvelles : l'un d'eux traça immédiatement sur la neige une sorte de navire de forme très-compréhensible, et indiqua qu'un bâtiment de cette espèce avait, il y a trois mois, été emporté dans la direction du nord-

est ; il indiqua aussi que le dégel et la rupture des plaines de glaces les avaient empêchés d'aller à sa découverte ; en effet, leurs pirogues fort légères, qu'ils manœuvrent à la pagaye, ne pouvaient tenir la mer au milieu des trains de glace.

Ces nouvelles et ces désignations, quoique imparfaites, ramenèrent l'espérance dans le cœur des matelots, et Jean Cornbutte n'eut pas de peine à les entraîner plus avant dans la mer polaire.

Avant de quitter l'île Léopold, le capitaine fit emplète d'un attelage de six chiens esquimaux, forts et trapus, qui se furent bientôt acclimatés à bord. Le navire leva l'ancre



Penellan. Dessin de Beaucé.

le 10 août au matin, et, par une forte brise, s'enfonça dans les passes du nord-est.

On était alors parvenu aux plus longs jours de l'année, c'est-à-dire que, sous ces latitudes élevées, le soleil, qui ne se couchait pas, était à son plus haut point au-dessus de l'horizon.

Cette absence totale de nuit n'était pourtant pas très-sensible, car la brume, la pluie et la neige entouraient parfois le navire de véritables ténèbres.

Jean Cornbutte, décidé à aller aussi avant que possible, commença à prendre ses mesures d'hygiène ; les cabines et l'entreport furent parfaitement clos, chaque matin seulement on prit soin d'en renouveler l'air par des courants ;

les poêles furent installés, et les tuyaux disposés de façon à donner le plus de chaleur possible : on recommanda aux hommes de l'équipage de ne porter qu'une chemise de laine par-dessus leur chemise de coton, et de fermer hermétiquement leur casaque de peau. Du reste, les feux ne furent pas encore allumés, il importait de ménager les provisions de bois et de charbon de terre pour les grands froids.

Les boissons chaudes, telles que le café et le thé, furent distribuées régulièrement aux matelots matin et soir, et comme il était utile de se nourrir de viandes, on fit une chasse abondante d'une espèce de canards et de sarcelles, qui abondent dans ces parages.

Jean Cornbutte fit installer aussi, au sommet du grand mât, un nid de corneilles, ou tonneau défoncé par un bout, et dans lequel se tint constamment une vigie, pour observer les plaines de glace. Deux jours après que le brick eut perdu de vue l'île Léopold, la température se refroidit subitement, sous l'influence d'un vent sec ; quelques indices de l'hiver furent aperçus. *La Jeune-Hardie* n'avait pas un moment à perdre, car bientôt les passes lui seraient absolument fermées ; elle s'avança donc hardiment à travers ces plaines, qui avaient jusqu'à trente pieds d'épaisseur.

Le 3 septembre, au matin, *la Jeune-Hardie* parvint à la hauteur de la baie de Gael-Hamkes, la terre se trouvait alors à trente milles sous le vent ; ce fut la première fois que le brick s'arrêta devant un banc de glace qui ne lui offrait aucune issue et présentait au moins un mille de largeur... Il fallut donc employer les scies pour couper la glace ; Penellan, Aupic, Gradlin et Turquiette furent proposés à la manœuvre de ces scies, qui furent installées en dehors du navire ; le tracé des lignes à couper fut fait de telle sorte, que le courant put emporter les glaçons détachés du banc. Tout l'équipage réuni mit près de vingt heures à ce travail, les hommes éprouvaient une peine extrême à se maintenir sur la glace, souvent ils étaient forcés de se mettre dans l'eau jusqu'à mi-corps, et leurs bottes de peau de phoque ne les préservait que très-imparfairement de l'humidité.

D'ailleurs, sous ces latitudes élevées, tout travail excessif est bientôt suivi d'une fatigue absolue, la respiration manque promptement, et le plus robuste est forcé de suspendre souvent son opération.

Enfin la navigation devint libre, et le brick fut remorqué au delà du banc qui l'avait si longtemps arrêté.

VI. — LE TREMBLEMENT DE GLACES.

Pendant quelques jours encore, *la Jeune-Hardie* luta contre d'insurmontables obstacles ; l'équipage eut presque toujours la scie à la main, et souvent même on fut forcé d'employer la poudre, pour faire sauter les énormes blocs de glaces qui coupaient le chemin.

Le 12 septembre, la mer n'offrit plus qu'une plaine immense de glaces, sans issue, sans passe, et qui entourait le navire de tous côtés, de sorte qu'il ne put ni avancer ni reculer. La température se maintenait, en moyenne, à 16 degrés au-dessous de zéro ; le moment de l'hivernage était enfin venu ; la saison d'hiver commençait, avec ses souffrances et ses dangers. *La Jeune-Hardie* se trouvait alors à peu près par le 21^e degré de longitude ouest, et le 76^e degré de latitude nord, à l'entrée de la baie de Gaël Hamkes.

Jean Cornbutte fit ses premiers préparatifs ; il s'occupa d'abord de reconnaître une crique, dont la position mit son brick à l'abri des coups de vent et des

Jean Cornbutte donna aussitôt le signal du départ, et, vers midi, ils aperçurent enfin la côte, qu'ils eurent d'abord quelque peine à distinguer. De hauts blocs de glace, taillés perpendiculairement, se dressaient sur le rivage ; leurs sommets variés, de toutes formes et de toutes tailles, reproduisaient en grand les phénomènes de la cristallisation ; des myriades d'oiseaux aquatiques s'envolèrent à l'approche des marins, et les phoques, qui s'étendaient paresseusement sur la glace, plongèrent avec précipitation.

— Ma foi ! dit Penellan, nous ne manquerons ni de fourrures ni de gibiers !

— Ces animaux-là, répondit Cornbutte, ont tout l'air d'avoir reçu déjà la visite des hommes ; car, dans ces parages entièrement inhabités, ils ne sont pas si sauvages.

— Ce ne peut être que des Groënlandais, répliqua Vasling, car ces côtes ne sont abordables que par des naturels.

— Je ne vois cependant aucune trace de leur passage, pas le moindre campement, pas la moindre hutte ! dit Penellan, en gravissant un pic élevé. — Ohé ! capitaine, s'écria-t-il, venez donc ! j'aperçois une pointe de terre, qui nous préservera joliment des glaces du nord-est.

— Par ici, mes enfants ! dit Cornbutte.

Ses compagnons le suivirent, et rejoignirent bientôt Penellan. Le vieux marin avait dit vrai ; une pointe de terre assez élevée s'avancait comme un promontoire, et, en se recourbant vers la côte, formait une petite baie d'un mille de profondeur au plus ; quelques glaces mouvantes, brisées par cette pointe, flottaient au milieu, et la mer, abritée contre les vents les plus froids, ne se trouvait pas encore entièrement prise.

Cet hivernage offrait de grandes garanties de sûreté, mais il fallait y conduire le navire ; Jean Cornbutte remarqua que la plaine de glace avoisinante était d'une grande épaisseur : il paraissait fort difficile, dès lors, de creuser un canal, pour conduire le navire à sa destination. Il chercha donc quelque autre crique qui pût l'abriter, mais ce fut en vain ; la côte restait droite et abrupte sur une grande longueur, et, au delà de la pointe, se trouvait directement exposée aux coups de vent de l'est ; on ne pouvait songer à chercher là quelque lieu de refuge. Cette difficulté déconcerta le capitaine, et il la comprit d'autant plus qu'André Vasling la fit valoir, et appuya ses arguments sur des raisons péremptoires. Penellan eut beaucoup de peine à se prouver à lui-même que, dans cette situation, tout fût pour le mieux.

Le brick n'avait donc plus que la chance de chercher un hivernage sur la partie plus méridionale de la côte ; c'était revenir sur ses pas, mais il n'y avait pas à hésiter. La petite troupe reprit le chemin du navire, le lendemain matin ; les marins marchèrent rapidement, car les vivres commençaient à manquer. Jean Cornbutte chercha vainement, tout le long de la route, quelque passe qui fût praticable, ou au moins quelque fissure qui permit de commencer un travail de séparation à travers la plaine de glace ; celle-ci était parfaitement unie, et son épaisseur ôtait toute espérance d'y creuser un canal.

Vers le soir, les marins arrivèrent près du glaçon où ils avaient campé l'autre nuit ; la journée s'était passée sans neige, et ils purent encore reconnaître l'empreinte de leurs corps laissée sur la glace ; tout était donc disposé pour leur coucher : ils s'étendirent sur leur peau de buffle.

Penellan s'était couché côté à côté auprès du capitaine, quand, dans un moment d'insomnie, son attention fut

frappée par un roulement sourd. Il prêta attentivement l'oreille à ce bruit, qui ne l'eût probablement pas réveillé au milieu de son premier sommeil ; ce roulement lui parut tellement étrange, qu'il poussa du coude Jean Cornbutte.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda celui-ci, qui, suivant l'habitude du marin, eut l'intelligence aussi rapidement éveillée que le corps.

— Ecoutez, capitaine ! répondit Penellan.

Le bruit augmentait avec une violence sensible.

— Ce ne peut être le tonnerre dans ce climat, fit Cornbutte en se levant.

— Je crois que nous avons plutôt affaire à une bande d'ours blancs !

— Diable ! nous n'en avons pas encore aperçu cependant !

— Un peu plus tôt, un peu plus tard, répondit Penellan, nous devons nous attendre à leur visite ; commençons donc par les bien recevoir.

Penellan, armé d'un fusil, gravit lestement le pic qui abritait ses compagnons. L'obscurité était fort épaisse et le temps couvert, il ne put rien découvrir ; mais un incident nouveau lui prouva bientôt que la cause de ce bruit et le danger ne venaient pas des environs. Jean Cornbutte le rejoignit, et ils remarquèrent avec effroi que ce roulement, dont l'intensité réveilla leurs compagnons, se produisait sous leurs pieds.

Un péril d'une nouvelle sorte venait les menacer ! A ce bruit, qui ressembla bientôt aux éclats du tonnerre, se joignit un mouvement d'ondulation très-prononcé sur la plaine de glace. Plusieurs matelots perdirent l'équilibre et tombèrent.

— Attention ! — Oui ! — Turquette ! Gradlin ! où êtes-vous ? s'écria Penellan.

— Me voici ! répondit Turquette, secouant la neige dont il était couvert.

— Par ici, Vasling, cria Cornbutte au second, qui avait peine à se tenir ; et Gradlin !

— Présent ! capitaine... Mais nous sommes perdus ! s'écria-t-il avec effroi.

— Eh non ! fit Penellan, nous sommes peut-être sauvés !

A peine achevait-il ces mots qu'un craquement effroyable se fit entendre ; la plaine de glace se brisait tout entière. Les matelots se cramponnèrent au bloc qui oscillait auprès d'eux ; en dépit des paroles du timonier, ils se trouvaient dans une position excessivement périlleuse, car un tremblement de glace venait de se produire ; les glaçons venaient de lever l'ancre, suivant l'expression des marins. Ce mouvement dura près de deux minutes : il était à craindre qu'une crevasse ne s'ouvrit sous les pieds même des malheureux matelots !... Aussi attendaient-ils le jour, au milieu des transes continues, car ils ne pouvaient, sous peine de vie, se hasarder à faire un pas, et ils demeurèrent étendus tout de leur long, pour éviter d'être engloutis.

Aux premières lueurs du jour, une scène toute différente s'offrit à leurs yeux : la vaste plaine, unie la veille, se trouvait disjointe en mille endroits ; les flots, soulevés par quelque commotion sous-marine, avaient brisé la couche épaisse qui les recouvrait !... La pensée de son brick se présenta à l'esprit de Cornbutte.

— Mon pauvre navire ! s'écria-t-il, il doit être perdu !

Le plus sombre désespoir commença à se peindre sur la figure de ses compagnons ; la perte du navire entraînait inévitablement leur mort prochaine.

— Courage ! mes amis, reprit Penellan ; songez donc

que le tremblement de cette nuit nous a ouvert un chemin à travers les glaces, pour conduire notre brick à la baie d'hivernage... Eh ! tenez, je ne me trompe pas ! *la Jeune-Hardie*, la voilà, plus rapprochée de nous d'un mille.

Tous se précipitèrent sur ses pas, et si imprudemment, que Turquie glissa dans une fissure, et eût infailliblement péri, si Jean Cornbutte ne l'eût rattrapé par son capuchon. Il en fut quitte pour un bain un peu froid.

Effectivement, le brick flottait à deux milles au vent ; il avait été rapproché dans le mouvement de la nuit. Après des peines infinies, la petite troupe y parvint. Le brick était en bon état ; seulement son gouvernail, que l'on avait négligé d'enlever, avait été brisé par les glaces.

VII. — L'INSTALLATION D'HIVERNAGE.

Penellan avait encore une fois raison : tout était pour le mieux, et ce tremblement de glaces avait ouvert au navire un chemin possible jusqu'à la baie ; les marins n'eurent plus qu'à disposer habilement des courants pour diriger les glaçons de manière à se frayer une route.

Le 19 septembre, le brick fut enfin établi, à deux encâblures de terre, dans sa baie d'hivernage ; il fut solidement ancré sur un bon fond. Dès le jour suivant, la glace s'était déjà formée autour de sa coque ; bientôt elle devint assez forte pour supporter le poids d'un homme, et la communication put s'établir directement avec la terre.

Suivant l'habitude des navigateurs arctiques, le gréement resta tel qu'il était ; les voiles furent soigneusement repliées sur les vergues et garnies de leur étui ; et le nid de corneilles demeura en place, autant pour permettre d'observer au loin que pour attirer l'attention sur le navire.

Le soleil déjà s'élevait à peine au-dessus de l'horizon ; depuis le solstice de juin, les spirales qu'il avait décrivées s'étaient de plus en plus abaissées, et bientôt il devait disparaître tout à fait.

L'équipage se hâta de faire ses préparatifs ; Penellan en fut le grand ordonnateur. La glace se fût bientôt épaisse autour du navire : il était à craindre alors que la pression de ces plaines fût dangereuse ; Penellan attendit que, par suite du va-et-vient des glaçons flottants et de leur adhérence, elle eût atteint une vingtaine de pieds d'épaisseur ; elle dépassait alors la quille du bâtiment ; il fit tailler cette glace en biseau autour de la coque, si bien qu'elle se rejoignit sous le navire, dont elle prit la forme, et qui se trouva enclavé dans un lit. Il n'eut plus à craindre dès lors la pression ; car la glace, se touchant sous le navire, ne pouvait plus faire un mouvement.

Les marins élevèrent ensuite le long des préceintes, et jusqu'à la hauteur des bastingages, une muraille de neige de cinq à six pieds d'épaisseur, qui ne tarda pas à se durcir comme un roc ; cette glace, étant mauvais conducteur, ne permettait pas à la chaleur intérieure de rayonner au dehors ; c'était donc un avantage pour conserver l'atmosphère moins froide du bâtiment, qui fut complètement enseveli de cette façon. Une tente en toile, recouverte de peau et hermétiquement fermée, fut tendue sur toute la longueur du pont, et forma une espèce de promenoir pour l'équipage.

On construisit également à terre un magasin de neige, dans lequel on entassa les objets qui embarrassaient le navire ; les cloisons des cabines furent démontées, de manière à ne plus former qu'une vaste chambre à l'avant comme à l'arrière. Cette pièce unique était plus facile à

réchauffer, car la glace et l'humidité ne trouvaient plus autant de coins pour se blottir ; il fut également plus aisément aérer convenablement, au moyen de manches en toile qui s'ouvraient au dehors.

Chacun déploya une grande activité dans ces divers préparatifs, et, vers le 25 septembre, ils furent entièrement terminés. André Vasling ne s'était pas montré le moins habile dans ces divers aménagements ; il déploya surtout un empressement trop remarquable à s'occuper spécialement de la jeune fille, et si celle-ci, toute à la pensée de son pauvre Louis, ne s'en aperçut pas, Jean Cornbutte comprit bientôt ce qui en était. Il en causa avec Penellan ; il se rappela plusieurs circonstances qui l'éclairèrent tout à fait sur les intentions de son second : Vasling aimait Marie, et comptait la demander à son oncle, dès qu'il ne serait plus permis de douter de la mort des naufragés ; on s'en retournerait alors à Dunkerque, et Vasling s'accorderait très-bien d'épouser une fille jolie et riche, car elle devenait l'unique héritière de Jean Cornbutte.

Seulement, dans son impatience, André avait souvent manqué d'habileté ; il avait plusieurs fois déclaré les recherches inutiles, et souvent un indice nouveau venait lui donner un démenti, que Penellan prenait du plaisir à faire ressortir ; aussi le second détestait-il cordialement le vieux timonier, qui le lui rendait avec du retour. Ce dernier ne craignait qu'une chose, c'était que le second ne parvînt à jeter quelque germe de dissension dans l'équipage ; aussi engagea-t-il Jean Cornbutte à répondre évasivement à Vasling à la première occasion.

Lorsque les préparatifs d'hivernage furent terminés, le capitaine prit diverses mesures propres à conserver la santé de l'équipage ; tous les matins, il eut ordre d'aérer les logements et d'essuyer soigneusement les parois intérieures, pour les débarrasser de l'humidité de la nuit ; les hommes reçurent, matin et soir, du thé ou du café brûlant, ce qui est un des meilleurs cordiaux à employer contre le froid ; puis l'équipage fut divisé en quart de chasseurs, pour obtenir une nourriture fraîche.

Chacun dut prendre aussi, tous les jours, un exercice salutaire, et ne pas s'exposer sans mouvement à la température ; car, par des froids de 30 degrés au-dessous de zéro, il pouvait arriver que quelque partie du corps se gâtât subitement ; il fallait, dans ce cas, avoir recours aux frictions avec de la neige, qui parvenaient à sauver la partie malade.

Penellan recommanda fortement aussi l'usage des ablutions froides, chaque matin. Il fallait un certain courage pour se plonger les mains et la figure dans la neige, que l'on faisait dégeler à l'intérieur ; Penellan donna bravement l'exemple, et Marie ne fut pas la dernière à l'imiter.

Cornbutte n'oublia pas non plus les lectures et les prières ; car il s'agissait de ne pas laisser dans le cœur place au désespoir ou à l'ennui : rien n'est plus dangereux que cette terrible maladie dans ces latitudes désolées.

Le ciel, toujours sombre, remplissait l'âme de tristesse ; une neige épaisse, fouettée par des vents violents, ajoutait à l'horreur accoutumée. Le soleil allait disparaître bientôt. Si les nuages n'eussent pas été amoncelés sur la tête des navigateurs, ils auraient pu jouir de la lumière de la lune, qui devenait véritablement leur soleil pendant la longue nuit des pôles ; mais, avec ces vents d'ouest, ils étaient submergés sans cesse par une neige abondante ; chaque matin, il fallait déblayer les abords du navire, et tailler de nouveau dans la glace un escalier qui permit de descendre du pont sur la plaine. On y réussissait faci-

lement avec les couteaux à neige : une fois les marches découpées, on jetait un peu d'eau à leur surface, et elles se durcissaient immédiatement.

Penellan fit aussi creuser un trou dans la glace, non loin du navire ; tous les jours on brisait la nouvelle croûte qui se formait à sa partie supérieure : on obtenait ainsi une sorte de puits : l'eau que l'on y puisait à une certaine profondeur était moins froide qu'à la surface.

Toutes ces mesures durèrent environ trois semaines. Il fut alors question de pousser les recherches plus avant. Le navire était emprisonné ici pour six ou sept mois, le prochain dégel pouvait seul lui ouvrir une nouvelle route à travers les glaces ; on dut donc profiter de cette immobilité forcée pour diriger des explorations dans le nord.

VIII. — PLANS D'EXPLORATIONS.

Le 9 octobre, Jean Cornbutte tint conseil pour dresser le plan de ses opérations ; et, afin que la solidarité augmentât le zèle et le courage de chacun, il y admit tout l'équipage. La carte en main, il exposa nettement la situation présente. La côte orientale du Groënland s'avance perpendiculairement vers le nord ; les découvertes des navigateurs ont donné la limite exacte de ces parages : dans cet espace de cinq cents lieues, qui sépare le Groënland du Spitzberg, aucune terre n'avait encore été reconnue ; une île seule, l'île Shannon, se trouvait à une quarantaine de lieues dans le nord de la baie d'Hamkès, où la *Jeune-Hardie* allait hiverner.

Si donc le navire norvégien, le *Westfield*, suivant les probabilités, a été entraîné dans cette direction, en supposant qu'il n'ait pu atteindre l'île Shannon, c'est là que les naufragés auront dû chercher asile pour l'hiver.

Cet avis prévalut, malgré l'opposition de Vasling, et il fut décidé que l'on dirigerait les explorations du côté de l'île Shannon.

Les dispositions furent immédiatement commencées. On s'était procuré, sur la côte de Norvège, un traîneau fait à la manière des Esquimaux, construit en planches recourbées à l'avant et à l'arrière, et qui fut apte à glisser sur la neige et sur la glace ; il avait douze pieds de long sur quatre de large, et pouvait, en conséquence, porter des provisions pour plusieurs semaines au besoin. Fidèle Misonne l'eut bientôt mis en état, et y travailla dans le magasin de neige, où tous ses outils avaient été transportés. Pour la première fois, on établit un poêle à charbon de terre dans ce magasin, car toute occupation y eût été impossible sans cela ; le tuyau du poêle sortait par un des murs latéraux, au moyen d'un trou percé dans la neige ; mais il résultait un grave inconvénient de cette disposition : la chaleur du tuyau faisait fondre peu à peu la neige à l'endroit où il était en contact avec elle, et l'ouverture s'agrandissait sensiblement. Cornbutte imagina d'entourer cette portion du tuyau d'une toile métallique, dont la propriété est d'empêcher la chaleur de passer ; ce qui réussit complètement.

Pendant que Misonne travaillait au traîneau, Penellan, aidé de Marie, préparait les vêtements de rechange pour la route ; les bottes de peau de phoque se trouvèrent heureusement en grand nombre. Cornbutte et Vasling s'occupèrent des provisions ; ils choisirent un petit baril d'esprit-de-vin, destiné à chauffer un réchaud portatif ; des quantités de thé et de café furent prises en valeur suffisante ; une petite caisse de biscuits, deux cents livres de pemmican et quelques gourdes d'eau-de-vie complétèrent la partie alimentaire. La chasse devait fournir chaque

jour des provisions fraîches : une certaine quantité de poudre fut divisée dans plusieurs sacs. La boussole, le sextant et la longue-vue furent mis à l'abri de tout choc.

Le 14 octobre, le soleil ne reparut pas au-dessus de l'horizon, et la réfraction n'envoya désormais aucune lumière sur ces contrées désolées. On fut obligé d'avoir une lampe continuellement allumée dans le logement de l'équipage. Il n'y avait pas de temps à perdre, il fallait commencer les explorations ; et voici pourquoi :

Au mois de janvier, le froid deviendrait tel qu'il ne serait plus possible de mettre le pied dehors, sans péril pour la vie : pendant deux mois au moins, l'équipage serait condamné au casernement le plus complet ; puis ensuite le dégel commencerait, et se prolongerait jusqu'à l'époque où le navire devrait quitter les glaces. Ce dégel empêcherait forcément toute exploration ; d'un autre côté, si Louis Cornbutte et ses malheureux compagnons existaient encore, il n'était pas probable qu'ils pussent résister aux rigueurs d'un hiver arctique : il fallait donc les sauver auparavant, ou tout espoir serait perdu sans retour.

André Vasling savait tout cela mieux que personne ; aussi résolut-il d'apporter de nombreux obstacles à cette expédition.

Les préparatifs du voyage furent achevés vers le 20 octobre ; il s'agit alors de déterminer les hommes qui en feraient partie. La jeune fille ne devait pas quitter la garde de Jean Cornbutte ou de Penellan ; or, ni l'un ni l'autre ne pouvaient manquer à la caravane.

La question fut donc de savoir si Marie pourrait supporter les fatigues d'un pareil voyage ; jusqu'ici elle avait passé par de rudes épreuves, sans trop en souffrir, car c'était une fille de marin, habituée dès son enfance à l'air et aux fatigues de la mer, et vraiment Penellan ne s'affrayait pas de la voir, au milieu de ces climats affreux, prête à lutter contre les dangers des mers polaires.

On décida donc, après de longues discussions, que la jeune fille accompagnerait l'expédition, et qu'il lui serait, au besoin, réservé une place dans le traîneau, sur lequel on construisit une petite hutte en bois, hermétiquement fermée ; quant à Marie, elle fut au comble de ses vœux, car il lui répugnait d'être éloignée de ses deux protecteurs.

L'expédition fut donc ainsi formée : Marie, Cornbutte, Penellan, Vasling et Aupic ; Alain Turquiette demeura spécialement chargé de la garde du brick, sur lequel restaient Gervique et Gradlin. De nouvelles provisions de toutes sortes furent emportées ; car Cornbutte, afin de pousser l'exploration aussi loin que possible, résolut de faire des dépôts le long de sa route, tous les sept ou huit jours de marche. Dès que le traîneau fut prêt, on le chargea immédiatement, il fut recouvert d'une tente et de peaux de buffle ; le tout formait un poids d'environ sept cents livres, qu'un attelage de cinq chiens pouvait aisément traîner sur la glace.

Le 22 octobre, suivant les prévisions du capitaine, un changement soudain se manifesta dans la température : le ciel s'éclaircit ; les étoiles jetèrent un éclat extrêmement vif sous ces latitudes élevées ; la lune brilla au-dessus de l'horizon, pour ne plus le quitter pendant une quinzaine. Le thermomètre était descendu à 25 degrés au-dessous de zéro.

Le départ de la troupe fut fixé au lendemain.

JULES VERNE.

(La fin au prochain numéro.)

UN HIVERNAGE DANS LES GLACES⁽¹⁾.

Marie dans sa hutte sur le traîneau. Dessin de Beaucé.

IX. — LA MAISON DE NEIGE.

Le 23 octobre, à onze heures du matin, par une belle lune, la caravane se mit en marche ; les précautions étaient prises, cette fois, de façon à ce que le voyage pût se prolonger. Jean Cornbutte suivit la côte, en remontant vers le nord. La trace des pas ne marquait point sur cette glace résistante. Jean Cornbutte fut obligé de se guider

(1) Voyez la première partie, numéro précédent.

AVRIL 1855.

par des points de repère qu'il choisit au loin ; tantôt il marchait sur une colline toute hérissée de pics, ou sur un énorme glaçon que la pression avait soulevé au-dessus de la plaine.

A la première halte, après une quinzaine de milles, Pennellan fit les préparatifs d'un campement ; la tente fut adossée à un bloc de glaces. Marie n'avait pas trop souffert de ce froid rigoureux, car, par bonheur, la brise s'était calmée et ne venait pas couper la figure des marcheurs ;

— 27. — VINGT-DEUXIÈME VOLUME.

plusieurs fois même la jeune fille était descendue de son traîneau pour empêcher que l'engourdissement n'arrêtât chez elle la circulation du sang ; d'ailleurs, sa petite hutte, tapissée de peau à l'intérieur et à l'extérieur, par les soins de Penellan, offrait tout le confortable possible.

Quand la nuit, ou plutôt quand le moment du repos fut arrivé, cette petite hutte fut transportée sous la tente, où elle servit de chambre à coucher à la jeune fille. Le repas du soir se composa de viande fraîche, de pemmican et de thé chaud. Jean Cornbutte, pour prévenir les funestes effets du scorbut, fit distribuer à tout son monde quelques gouttes de jus de citron, puis tout l'équipage s'endormit à la garde de Dieu.

Après huit heures de sommeil, chacun reprit son poste de route ; un déjeuner substantiel fut fourni aux hommes et aux chiens, puis on partit ; la glace, excessivement unie, permettait à ces animaux d'enlever le traîneau avec une grande facilité, les hommes même quelquefois avaient de la peine à le suivre.

Mais un mal dont plusieurs marins eurent bientôt à souffrir, ce fut l'éblouissement ; des ophthalmies se déclarèrent chez Aupic et Misonne : la lumière de la lune, frappant sur ces immenses plaines blanches, brûlait la vue et causait une cuisson insupportable.

Il se produisait même un effet de réfraction excessivement curieux autour de chaque individu ; en marchant, au moment où l'on croyait mettre le pied sur un monticule, on tombait plus bas, ce qui occasionna souvent des chutes, heureusement sans gravité, et que Penellan tournait en plaisanteries, pour égayer un peu ces douloureuses excursions ; néanmoins, il recommanda de ne jamais faire un pas sans sonder le sol avec le bâton ferré dont chacun était muni.

Vers le 1^{er} novembre, dix jours après le départ, la caravane se trouvait à une cinquantaine de lieues dans le nord. La fatigue devenait extrême pour tout le monde ; Jean Cornbutte éprouvait des éblouissements terribles, et sa vue s'altérait sensiblement ; Aupic et Misonne ne marchaient plus qu'en tâtonnant, car leurs yeux, bordés de rouge, semblaient brûlés par la réflexion blanche. Marie avait été préservée de ces accidents par la hutte, qu'elle habitait le plus possible ; Penellan, soutenu par un indomptable courage, résistait à toutes ces fatigues. Celui qui, au surplus, se portait le mieux et sur lequel ces douleurs, ce froid, cet éblouissement ne semblaient avoir aucune prise, c'était André Vasling : son corps de fer semblait fait à toutes ces fatigues ; il voyait alors avec plaisir le désespoir gagner les plus robustes, et il prévoyait déjà le moment prochain où il faudrait revenir en arrière.

Le 1^{er} novembre, il devint indispensable de s'arrêter pendant un jour ou deux.

Dès que le lieu du campement fut choisi, on procéda à l'installation ; on résolut de construire une maison de neige et de glace, que l'on appuierait contre une des roches du promontoire. Misonne en traça immédiatement les fondements ; elle devait avoir dix pieds de long sur cinq de large. Penellan, Aupic, Misonne, à l'aide de leurs bâtons et de leurs couteaux, découperent de vastes blocs de glace, qu'ils apportèrent au lieu désigné, et se mirent à les éléver, comme des maçons seraient de murailles en pierre ; bientôt la paroi du fond fut érigée à cinq pieds de hauteur, avec une épaisseur à peu près égale, car les matériaux ne manquaient pas, et il importait que l'ouvrage fût assez solide pour durer quelques jours. Les quatre murailles furent élevées en quatre heures à peu près ; une porte fut ménagée du côté du sud ; la toile de la tente

fut posée sur ces quatre murailles et retomba du côté de la porte, qu'elle masqua. Il ne s'agit plus que de la recouvrir de larges blocs de glace, destinés à faire le toit de cette construction.

Après trois heures d'un travail pénible, la maison fut achevée, et chacun s'y retira, en proie à la fatigue et au découragement. Jean Cornbutte souffrait au point de ne pouvoir faire un pas de plus, et André Vasling exploita si bien sa douleur et son désespoir, qu'il lui arracha la promesse de ne pas porter ses recherches plus avant dans ces affreuses solitudes.

Penellan ne savait plus à quel saint se vouer, il trouvait indigne et lâche d'abandonner ses compagnons sur des présomptions sans portée ; aussi cherchait-il à les détruire, mais ce fut en vain.

Cependant, quoique le retour eût été décidé, le repos était devenu si nécessaire, que, pendant trois jours, on ne fit aucun préparatif de départ.

Le 4 novembre, Cornbutte commença à faire enterrer, sur un point de la côte, les provisions qui ne lui étaient pas nécessaires ; une marque indiqua le dépôt, pour le cas improbable où de nouvelles explorations les attireraient de ce côté : tous les quatre jours de marche, il avait laissé de semblables dépôts le long de sa route, ce qui lui assurait des vivres pour le retour, sans qu'il eût la peine de les transporter sur son traîneau.

Le départ fut fixé à dix heures du matin, le 5 novembre. La tristesse la plus profonde s'était emparée de la petite troupe ; Marie avait peine à retenir ses larmes, en présence de son oncle tout découragé ; tant de souffrances inutiles ! tant de travaux perdus ! Penellan, lui, devenait d'une humeur massacrante ; il donnait tout le monde au diable, et ne cessait, à chaque occasion, de se fâcher contre la faiblesse et la lâcheté de ses compagnons, plus timides et plus fatigués, disait-il, que sa fille Marie, laquelle aurait été au bout du monde sans se plaindre.

Vasling ne pouvait pas dissimuler le plaisir que lui causait cette détermination ; il se montra plus empressé que jamais près de Marie, à laquelle il fit même espérer de nouvelles recherches après l'hiver, sachant bien qu'elles seraient impossibles, et surtout trop tardives.

X. — ENTERRES VIVANTS.

La veille du départ, au moment du souper, Penellan brisait les débris des caisses vides pour les fourrer dans le poêle, quand il fut suffoqué tout à coup par une fumée épaisse ; au même moment, la maison de neige fut ébranlée comme par un tremblement de terre ; chacun poussa un cri de terreur, et Penellan se précipita au dehors. Il faisait une obscurité complète ; une tempête effroyable, car ce n'était pas un dégel, éclatait dans ces parages ; des tourbillons de neige s'abattaient avec une violence extrême ; le froid était tellement excessif, que le timonier sentit ses mains se geler rapidement ; il fut obligé de rentrer, après s'être vivement frotté avec de la neige.

— Voici une tempête terrible, dit-il ; je prie le Ciel pour que notre cabane résiste, car nous serions perdus !

Personne ne répondit. Un bruit effroyable détonait au-dessous comme un roulement de tonnerre ; les glaçons, brisés à la pointe du promontoire, se heurtaient et se précipitaient les uns sur les autres ; le vent soufflait d'une telle force, qu'il semblait parfois que la maison entière se déplaçait ; des lueurs phosphorescentes inexplicables, ou du moins inexplicables sous ces latitudes, couraient sur ces glaces et à travers tous ces tourbillons de neige.

— Marie, ma fille Marie ! dit Penellan, rentrez dans votre cabane de bois ; nous autres, nous prendrons garde à tout ce qui se passe.

— Voilà une affreuse catastrophe ! dit Fidèle Misonne.

— Je ne sais si nous en réchapperons ! répliqua Cornbutte à voix basse.

— Vous pensez ? capitaine, demanda Vasling ; mais il n'est pas possible qu'au moment du retour nous soyons perdus sans ressource !... Quittons cet abri.

— Essayez ! dit Penellan ; le froid est épouvantable ; mais nous pourrons peut-être le braver en demeurant ici.

— Donnez-moi le thermomètre, dit Vasling.

Aupic le lui passa ; il marquait 10 degrés au-dessous de zéro, à l'intérieur, bien que le poêle fût allumé ; Vasling souleva la toile qui retombait devant l'ouverture et le glissa au dehors avec précipitation, car il fut aveuglé et meurtri, non-seulement par la neige qui se précipitait avec violence, mais par des éclats de glace que le vent soulevait et dont il formait une véritable grêle.

— Eh bien, monsieur Vasling, dit Penellan, voulez-vous encore sortir ?... Vous voyez bien que c'est encore ici que nous sommes le plus en sûreté.

— Oui, dit Cornbutte, et nous devons employer tous nos efforts à soutenir et à consolider intérieurement cette maison.

— Voulez-vous savoir quel plus terrible danger nous menace ? demanda Vasling.

— Non, répondit Penellan, s'il est sans remède !

— C'est que le vent brise la glace sur laquelle nous reposons, comme sont brisés les glaçons du promontoire, et que nous soyons entraînés ou submergés.

— Cela me paraît difficile, répondit Penellan, car il gèle de manière à glacer toutes les surfaces d'eau !... Voyons la température.

Il souleva la toile de manière à ne passer que le bras ; il eut quelque peine à retrouver le thermomètre, au milieu de la neige qui s'amoncelait ; mais enfin il le sentit, l'approcha de la lampe, et dit :

— 32 degrés au-dessous de zéro, le plus grand froid que nous ayons encore éprouvé !

— Encore dix degrés, ajouta Vasling, avec un ricanement ironique, et le mercure se gélera !

Un morne et douloureux silence suivit cette réflexion.

Vers huit heures du matin, après un sommeil douloureux, Penellan essaya une seconde fois de sortir, pour juger de la situation ; il fallait d'ailleurs donner une issue à cette fumée que le vent avait plusieurs fois repoussée dans l'intérieur ; il ferma très-hermétiquement ses vêtements, assura son capuchon sur sa tête, au moyen d'un mouchoir, et souleva la toile.

L'ouverture était entièrement obstruée par une neige presque glacée, dure et résistante. Penellan prit son bâton ferré, et parvint à l'entrer dans cette masse compacte ; une pâle terreur glaça son sang, quand il sentit que l'extrémité de son bâton n'était pas libre et s'arrêtait sur un corps dur !

— Cornbutte ! dit-il au capitaine, qui s'était approché de lui, nous sommes enterrés sous cette neige, sans en pouvoir sortir !

— Que dis-tu ? s'écria Cornbutte.

— Je dis que la neige s'est amoncelée et glacée autour de nous et sur nous ; que nous sommes ensevelis vivants !

— Essayons à nous deux de repousser cette masse, répondit Cornbutte.

Les deux amis s'arcbouterent contre elle, mais ils ne

purent la déplacer ; ce glaçon avait plus de cinq pieds d'épaisseur, puisque c'était la longueur du bâton de Penellan, et ne faisait qu'un avec la maison.

Cornbutte ne put retenir un cri d'horreur, qui réveilla Misonne et Vasling ; un juron éclata entre les dents de ce dernier, dont les traits se contractèrent hideusement. Ce fut en ce moment qu'une fumée plus épaisse que jamais reflua à l'intérieur, sans pouvoir trouver aucune issue.

— Malédiction ! s'écria Misonne, le tuyau du poêle est obstrué par la glace !

Penellan reprit son bâton, démonta le poêle, après avoir jeté de la neige sur les tisons pour les éteindre, ce qui produisit une fumée telle que l'on pouvait à peine apercevoir la lueur de la lampe ; il essaya, avec son bâton, de débarrasser l'orifice obstrué, mais il ne rencontra partout qu'un roc de glace !

Il ne fallait plus espérer qu'une mort affreuse, précédée d'une agonie terrible ! La fumée s'introduisait dans la gorge et y causait une douleur insoutenable ; l'air même, tout infecté, ne tarderait pas à manquer aux malheureux, avant même que la nourriture leur fit défaut !

Marie était sortie de sa hutte de bois, après avoir prié une partie de la nuit ; mais ses prières étaient loin d'être exaucées ; et cependant sa vue, tandis qu'elle désespérait Jean Cornbutte, rendit quelque courage à Penellan ; il se dit que cette pauvre créature ne pouvait être destinée à une mort aussi horrible.

— Eh bien, demanda Marie, vous avez donc fait trop de feu, que la chambre est pleine de fumée !

— Oui, oui, répondit le timonier en balbutiant.

— On le voit bien, d'ailleurs, reprit Marie, car il ne fait pas froid ; il y a longtemps même que nous n'avons éprouvé autant de chaleur !

Personne n'osa lui apprendre la triste vérité.

— Voyons, ma fille Marie, dit Penellan, en brusquant les choses, aide-nous à préparer le déjeuner ; il fait trop froid pour sortir. Voici le réchaud, voici l'esprit-de-vin, voici du café. — Voyons, vous autres, un peu de pemmican d'abord, puisque ce maudit temps nous empêche de chasser quelques oiseaux ou quelques lièvres.

Ces paroles ramènerent un peu ses compagnons.

— Mangeons d'abord, dit-il, et nous verrons après à sortir d'ici !

Penellan joignit l'exemple au conseil ; il dévora sa portion d'une bouche avide ; ses compagnons l'imitèrent ; ils burent ensuite une tasse de café brûlant, fait avec de la glace fondu, ce qui leur remit un peu de courage au corps ; puis Jean Cornbutte décida, avec une grande énergie, que l'on allait tenter immédiatement les moyens de sauvetage.

Ce fut alors que Vasling fit cette réflexion terrible :

— Si la tempête dure encore, ce qui est probable, il faut que nous soyons ensevelis à dix pieds sous la glace, car on n'entend plus aucun bruit au dehors !...

Penellan regarda Marie, qui comprit l'affreuse vérité, mais ne trembla pas.

Penellan fit d'abord rougir à l'esprit-de-vin le bout de son bâton ferré ; il l'introduisit successivement dans les quatre murailles de glace, il ne trouva d'issue dans aucune. Jean Cornbutte résolut de creuser une ouverture dans la porte même ; la glace était tellement dure que les couteaux l'entamaient difficilement, et que les morceaux que l'on parvenait à extraire encombraient la hutte ; au bout de deux heures de ce travail pénible, la galerie creusée n'avait pas deux pieds de profondeur.

Il fallut donc imaginer un moyen plus rapide et qui

fût moins susceptible d'ébranler la construction ; car plus on avançait, plus la glace devenait dure et nécessitait de violents efforts pour être entamée ; Penellan eut l'idée de se servir du réchaud à esprit-de-vin pour fondre la glace dans la direction voulue ; c'était un moyen hardi : car si l'emprisonnement venait à se prolonger, cet esprit-de-vin, dont les marins n'avaient qu'une petite quantité, leur ferait défaut au moment de préparer le repas. Néanmoins ce projet obtint l'assentiment de tous, et il fut mis à exécution. On creusa préalablement un trou de trois pieds de profondeur sur un de diamètre pour recueillir l'eau qui proviendrait de la fonte de la glace ; et l'on n'eut pas à se repentir de cette précaution, car l'eau suinta bientôt de partout sous l'action du feu, que Penellan promenait à travers la masse de neige.

L'ouverture se creusa peu à peu ; mais chaque homme ne pouvait continuer longtemps un tel genre de travail, car l'eau se répandait sur ses vêtements et les perçait de part en part. Penellan, qui avait commencé, fut obligé de cesser au bout d'un quart d'heure et de retirer le réchaud, pour se sécher lui-même. Misonne ne tarda pas à prendre sa place, et il n'y mit pas moins de courage.

Au bout de deux heures de travail, bien que la galerie eût déjà cinq pieds de profondeur, le bâton ferré ne put encore trouver d'issue au dehors.

— Il n'est pas possible, se dit Cornbutte, que la neige soit tombée avec une telle abondance ; il faut qu'elle ait été amoncelée par le vent sur ce point. Peut-être aurions-nous dû songer à nous échapper par un autre endroit.

— Je ne sais, répondit Penellan ; mais, ne fût-ce que pour ne pas décourager nos compagnons, nous devons continuer à percer le mur dans le même sens ; il est impossible que nous n'ayons pas une issue.

— L'esprit-de-vin ne manquera-t-il pas ? demanda Aupic avec l'accent du désespoir.

— J'espère que non ; mais à la condition cependant que nous nous priverons de café ou de boissons chaudes ! D'ailleurs, ce n'est pas là ce qui m'inquiète le plus.

— Quoi donc ? Penellan, demanda Cornbutte ?

— C'est que notre lampe va s'éteindre, faute d'huile, et que nous arrivons à la fin de nos vivres ! — Enfin ! à la grâce de Dieu ! — Recommandez à ma fille Marie de ne pas quitter sa cabane de bois.

Puis Penellan alla remplacer Vasling, qui travaillait avec une sourde énergie à la délivrance commune.

— Monsieur Vasling, dit-il, je vais prendre votre place ; mais veillez bien, je vous en prie, à toute menace d'éboulement, pour que nous ayons le temps de la parer.

D'après l'heure, le moment du repos était arrivé, et, lorsque Penellan eut encore agrandi la galerie d'un pied, il revint se coucher près de ses compagnons. Il est probable que personne ne veilla cette nuit, car la fatigue l'emporta sur ces volontés vaincues.

XI. — UN RAYON DE SOLEIL. UN NUAGE DE FUMÉE GRANDE DÉCOUVERTE.

Le lendemain, quand les marins se réveillèrent, une obscurité complète les enveloppait ; la lampe s'était éteinte. Penellan réveilla Cornbutte pour lui demander le briquet, que celui-ci lui passa ; Penellan se leva pour allumer le réchaud ; mais, en se levant, sa tête heurta contre le plafond de neige ; il fut épouvanté de ce choc, car, la veille, il pouvait se tenir debout ; il courut au réchaud, en se baissant, et l'alluma. A la lueur indécise et trem-

blante de l'esprit-de-vin, il s'aperçut avec terreur que la toile supérieure avait baissé d'un pied.

Penellan se remit au travail avec rage.

En ce moment, la jeune fille sortit de sa hutte ; aux lueurs que projetait le réchaud sur la figure du timonier, elle comprit que le désespoir et la volonté luttaient sur sa rude physionomie ; elle vint à lui, lui prit les mains, les serra avec tendresse : Penellan sentit, à son contact, son courage se redresser en lui.

— Elle ne peut pas mourir ! s'écria-t-il.

Il reprit son réchaud et se mit de nouveau à ramper dans l'étroite ouverture ; là, d'une main vigoureuse, il enfonça son bâton ferré et ne sentit pas de résistance ; il était donc arrivé aux couches molles de la neige ; il retira son bâton, et un rayon brillant se précipita dans la maison de neige.

— A moi, mes amis ! s'écria-t-il ; nous sommes sauvés ! Et, des pieds et des mains, il repoussa la neige ; mais la surface extérieure n'était pas dégelée, ainsi qu'il l'avait cru. Avec le rayon de lumière, un troid violent pénétra dans la cabane et saisit toutes les parties humides, qui se solidifièrent en un moment. Son coutelas aidant, il agrandit l'ouverture et put enfin respirer au grand air ; il tomba à genoux pour remercier Dieu, et fut bientôt rejoint par la jeune fille et ses compagnons.

Une lune magnifique éclairait l'atmosphère ; mais les marins ne purent supporter le froid vigoureux du dehors, ils rentrèrent. Penellan seul regarda autour de lui : le promontoire n'était plus là ; la hutte de neige se trouvait au milieu d'une immense plaine de glace inconnue. Penellan voulut se diriger du côté du traîneau où étaient les provisions : le traîneau avait disparu !

La température violente l'obligea de rentrer ; il ne parla de rien à ses compagnons ; ses recherches avaient peut-être été trop rapides pour être exactes ; il fallait avant tout sécher les vêtements pour être en état de s'exposer à l'air, ce qu'ils firent tous avec le réchaud à esprit-de-vin. Le thermomètre, mis un instant à l'air, descendit à 30 degrés au-dessous de zéro.

Au bout d'une heure, Vasling et Penellan résolurent d'affronter l'atmosphère extérieure ; ils s'enveloppèrent de leur mieux dans leurs vêtements encore humides, et sortirent par l'ouverture, dont les parois avaient déjà acquis la dureté du roc.

— Nous avons été entraînés dans le nord-est, dit Vasling, en s'orientant sur les étoiles, qui brillaient d'un éclat extraordinaire par ces froids excessifs.

— Il n'y aurait pas de mal, répondit Penellan, si notre traîneau nous eût accompagnés.

— Le traîneau n'est plus là ! s'écria Vasling ; mais nous sommes perdus, alors !

— Cherchons, répondit Penellan.

Ils tournèrent autour de la hutte, qui formait un bloc de plus de quinze pieds de hauteur. Une immense quantité de neige glacée était tombée pendant toute la durée de la tempête, et le vent l'avait accumulée contre la seule élévation que présentait la plaine ; le bloc entier avait été entraîné par le vent, au milieu des glaçons brisés, à plus de vingt-cinq milles au nord-est, et les malheureux avaient subi le sort de leur prison flottante ! Le traîneau, supporté par un autre glaçon, avait dérivé d'un autre côté, car on n'en apercevait aucune trace, et les chiens, sans doute, étaient morts aussi, dans cette effroyable tempête.

Vasling et Penellan sentirent se glisser le désespoir dans leur âme ; ils n'osaient rentrer dans la maison de neige ; ils n'osaient annoncer cette fatale nouvelle à leurs

compagnons d'infortune. Ils gravirent le bloc de glace même dans lequel se trouvait creusée la maison et portèrent leurs regards de tous côtés ; ils n'aperçurent rien que cette immensité blanche qui les entourait de toutes parts ; déjà le froid les saisissait et raidissait leurs membres ; l'humidité de leurs vêtements se transformait en glaçons qui pendaient autour d'eux.

Au moment où Penellan allait descendre le monticule, il jeta un coup d'œil sur Vasling ; il le vit tout d'un coup regarder avidement d'un côté, puis tressaillir et pâlir !

— Qu'avez-vous, monsieur Vasling ? lui dit-il.

— Ce n'est rien ! répondit celui-ci. Descendons et avisons à quitter au plus vite ces parages..., que nous n'aurions jamais dû fouler.

Mais, au lieu d'obéir, Penellan remonta ; il porta ses yeux du côté qui avait attiré l'attention du second et causé sa pâleur. Un effet bien différent se produisit en lui : il poussa un cri de joie, et s'écria :

— Dieu soit bénî !

Une légère fumée s'élevait dans le nord-est ; il n'y avait pas à s'y tromper : là respiraient des êtres animés ! Les cris de joie de Penellan attirèrent ses compagnons, et tous purent se convaincre par leurs yeux de cette douce réalité.

Aussitôt, sans s'inquiéter du manque de vivres, sans songer à la rigueur de la température, enveloppés dans leurs capuchons, tous s'avancèrent à grands pas vers les lieux de l'espérance et du salut.

La fumée s'était élevée dans le nord-est, et la petite troupe prit précipitamment cette direction. Le but à atteindre se trouvait à cinq ou six milles environ : il devenait fort difficile de se diriger à coup sûr. Cette fumée, presque imperceptible, avait disparu ; aucune élévation ne pouvait servir de point de repère, car la plaine de glace était entièrement unie ; il importait cependant de ne pas dévier de la ligne droite.

— Puisque nous ne pouvons nous guider sur des objets éloignés, dit Cornbutte, voici le moyen à employer : Penellan va marcher en avant, Vasling à vingt pas derrière lui, moi à vingt pas derrière Vasling ; je pourrai juger alors si Penellan ne s'écarte pas de la ligne droite.

La marche durait ainsi depuis une demi-heure, quand Penellan s'arrêta soudain, en prêtant l'oreille ; le groupe de marins le rejoignit :

— N'avez-vous rien entendu ? leur demanda-t-il.

— Rien, répondit Misonne.

— C'est singulier, fit Penellan, il m'a semblé que des cris venaient de ce côté.

— Des cris ? répondit la jeune fille ; nous serions donc bien près de notre but.

— Ce n'est pas une raison, répondit Vasling ; sous ces latitudes élevées, et par ces grands froids, le son porte à des distances extraordinaires.

— Quoi qu'il en soit, dit Cornbutte, marchons, sous peine d'être gelés !

— Non ! fit Penellan ; écoutez !

Quelques sons faibles, mais perceptibles cependant, se faisaient entendre. Ces cris paraissaient remplis de douleur et d'angoisses ! Ils se renouvelèrent deux fois. On eût dit que quelqu'un appelait au secours ; puis tout retomba dans le silence.

— Je ne me suis pas trompé, dit Penellan. En route !

Et il se prit à courir dans la direction de ces cris. Il fit ainsi deux milles environ, et sa stupéfaction fut grande, quand il aperçut un homme couché sur la glace. Il s'ap-

procha de lui, le souleva, et leva les bras au ciel avec désespoir.

Vasling, qui le suivait de près avec le reste des matelots, accourut à lui, et s'écria :

— C'est notre matelot Cortrois !

— Il est mort, répliqua Penellan, mort de froid !

Cornbutte, Marie arrivèrent auprès du cadavre, que la glace avait déjà raidi ! Le désespoir se peignit sur toutes les figures. — Cortrois mort, l'un des compagnons de Louis Cornbutte !

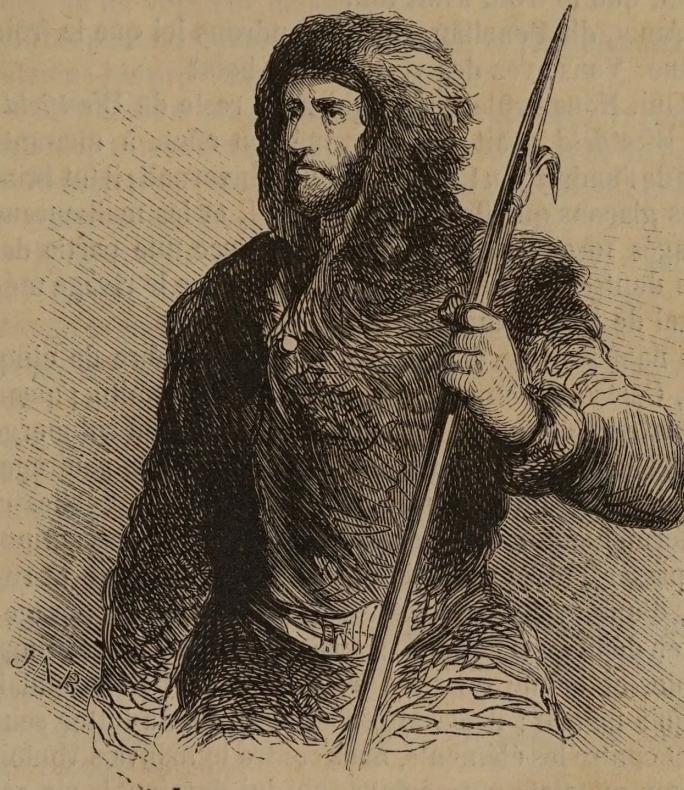
— En avant ! s'écria Penellan ; il y va de notre vie.

Ils marchèrent encore pendant une demi-heure sans mot dire, et avisèrent une élévation, qui devait être certainement la terre.

— C'est l'île Shannon, dit Cornbutte. En avant !

Au bout d'un mille, ils aperçurent distinctement une fumée qui s'échappait d'une hutte de neige fermée par une porte en bois. Ils poussèrent tous des cris ; trois hommes s'élancèrent hors de la hutte, et, parmi eux, Penellan reconnut Pierre Nouquet.

— Pierre ! s'écria-t-il.



Louis Cornbutte.

Celui-ci demeurait là comme un homme hébété, n'ayant pas conscience de ce qui se passait autour de lui. Vasling regardait avec une inquiétude mêlée d'une joie cruelle les compagnons de Nouquet, et ne reconnaissait pas Louis parmi eux.

— Pierre ! c'est moi, Penellan ! ce sont tous tes amis !

Nouquet revint à lui, et tomba dans les bras de son vieux compagnon !

— Et mon fils ! et Louis ! cria Cornbutte avec terreur.

XII. — LOUIS CORNBUTTE. RETOUR AU NAVIRE.

A ce moment, un homme faible, presque mourant, se traîna sur la glace, en sortant de la hutte. C'était Louis Cornbutte !

— Mon fils !

— Mon fiancé !

Ces deux cris partirent en même temps, et Louis tomba évanoui entre les bras de son père et de la jeune fille ! Ceux-ci l'entraînèrent dans la hutte, où leurs soins le ranimèrent.

— Mon père ! Marie ! s'écria Louis, je vous aurai donc revus avant de mourir !

— Tu ne mourras pas ! s'écria Penellan ; car tous tes amis sont autour de toi.

Il fallait que Vasling eût bien de la haine pour ne pas tendre la main à Louis Cornbutte ; mais il était pâle, et ne la lui tendit pas.

Nouquet ne se sentait pas de joie : il embrassait tout le monde ; puis il jeta du bois dans le poêle, et bientôt une température supportable s'établit dans la cabane. Parmi tous ces hommes, deux étaient inconnus : c'étaient Jocki et Herming, les deux seuls matelots norvégiens qui restaient de l'équipage du *Westfield*.

— Mes amis, nous sommes donc sauvés ! dit Louis Cornbutte. Mon père ! Marie ! comme vous avez dû souffrir ?

— Nous ne le regrettons pas, mon Louis. Ton brick, la *Jeune-Hardie*, est solidement ancré dans les glaces à soixante lieues d'ici ; nous le rejoindrons tous ensemble.

— Quand Cortrois rentrera, dit Nouquet, il sera faméusement content tout de même.

Un triste silence suivit cette réflexion, et Penellan apprit à Nouquet et à Louis la mort horrible de leur compagnon, que le froid avait tué.

— Amis, dit Penellan, nous attendrons ici que le froid diminue. Vous avez des vivres et du bois ?

— Oui. Nous brûlerons ce qui nous reste du *Westfield* !

Le *Westfield* avait été entraîné, en effet, à quarante milles de l'endroit où Louis Cornbutte hivernait ; il fut brisé par les glaçons qui flottaient au dégel, et les malheureux naufragés furent emportés jusque-là avec une partie des débris dont était construite leur cabane sur le rivage méridional de l'île Shannon.

Les naufragés se trouvaient alors au nombre de cinq, Louis, Cortrois, Pierre Nouquet, Jocki et Herming ; quant au reste de l'équipage norvégien, il avait été submergé avec la chaloupe qu'il encombrat au moment du naufrage.

Depuis que Louis, entraîné dans les glaces, vit celles-ci se refermer autour de lui, il prit toutes les précautions pour passer l'hiver ; c'était un homme énergique et robuste, d'une grande activité comme d'un grand courage ; mais, en dépit de sa fermeté, il avait été vaincu par ce climat horrible, et quand son père le retrouva, il ne s'attendait plus qu'à mourir ; il n'avait, d'ailleurs, pas à lutter seulement contre les éléments, mais contre le mauvais vouloir des deux matelots norvégiens, qui lui devaient la vie cependant ; c'étaient deux sortes d'hommes sauvages, à peu près inaccessibles aux sentiments les plus naturels. Aussi, quand il eut occasion d'en entretenir Penellan, il lui recommanda de s'en défier particulièrement ; en retour, Penellan le mit au courant de la conduite d'André Vasling ; Louis ne put y croire, mais Penellan lui prouva que, depuis sa disparition, Vasling avait toujours agi de manière à s'assurer la main de la jeune fille.

Toute cette journée fut employée au repos et au plaisir de se revoir. Fidèle Misonne et Pierre Nouquet tuèrent quelques oiseaux de mer auprès de la maison, dont il n'était pas prudent de s'écartier ; ces vivres frais, et le feu qui fut activé, rendirent de la force aux plus malades ; Louis Cornbutte lui-même éprouva un mieux sensible, grâce à la joie et au bonheur. C'était le premier moment de plaisir qu'éprouvaient ces braves gens ; aussi le fêtèrent-ils avec entraînement, sous cette cabane couverte de glaces, à six cents lieues dans les mers du Nord, par un froid de trente degrés au-dessous de zéro.

Cette température dura jusqu'à la fin de la lune, et ce ne fut que vers le 17 novembre, huit jours après leur

réunion, qu'ils purent songer au départ, ils n'eurent plus que la lueur des étoiles pour se guider, mais le froid était moins vif, il tomba même un peu de neige.

Avant de quitter l'hivernage de Louis Cornbutte, on creusa une tombe au pauvre Cortrois, dont le cadavre fut retrouvé. Ce fut une triste cérémonie, qui affecta vivement ses compagnons. Voilà le premier d'entre eux qui ne reverra pas son pays.

Misonne avait construit avec les planches de la cabane une sorte de traîneau pour transporter les provisions, et les matelots le trainèrent tour à tour. Jean Cornbutte dirigea la marche par les chemins déjà parcourus ; les campements se faisaient à l'heure du repos, avec une grande promptitude. Jean espérait retrouver ses dépôts de provisions, elles lui devenaient presque indispensables avec ce surcroît de quatre personnes, aussi chercha-t-il à ne pas s'écartier de sa route.

Par un bonheur providentiel, il fut remis en possession de son traîneau, qui était échoué près du promontoire où ils avaient couru tant de dangers. Les chiens, après avoir brisé leurs courroies de peau, et les avoir mangées pour satisfaire leur faim, s'étaient attaqués aux provisions du traîneau ; cette nourriture assurée les avait retenus, et ce furent eux-mêmes qui guidèrent la troupe vers ces provisions, dont il restait encore une grande quantité.

La caravane reprit sa route vers la baie d'hivernage, les chiens furent attelés au traîneau, aucun incident ne signala l'expédition.

On constata seulement qu'Aupic, Vasling et les Norvégiens se tinrent à l'écart et ne se mêlèrent pas aux conversations de leurs compagnons ; mais, sans le savoir, ils étaient surveillés de près ; néanmoins ce germe de dissension jeta plus d'une fois la terreur dans l'âme de Louis et de Penellan.

Vers le 7 décembre, vingt jours après leur réunion, ils aperçurent le commencement de la baie où hivernait la *Jeune-Hardie*. Quel fut leur étonnement en apercevant le brick juché à près de quatre mètres en l'air, sur des blocs de glace ! Ils se précipitèrent, fort inquiets de leurs compagnons, du côté du navire, et furent reçus avec des cris de joie par Gervique, Turquette et Gradlin ; tous étaient en aussi bonne santé que possible, et cependant ils avaient couru de grands dangers.

La tempête qui faillit causer la perte de la caravane s'était fait ressentir dans toute la mer polaire : les glaces furent brisées et déplacées ; dans leur choc, elles s'étaient glissées les unes sous les autres, elles avaient saisi le lit de glaces sur lequel reposait le navire ; leur pesanteur spécifique, tendant à les ramener au-dessus de l'eau, avait acquis une puissance incalculable par suite de leur masse, et le brick s'était trouvé soudain élevé hors des limites de la mer.

Les premiers moments furent donnés à la joie du retour ; les marins de l'exploration se réjouissaient de trouver toutes les choses en bon état, ce qui leur assurait un hiver rude, sans doute, mais enfin supportable. L'enlèvement du navire ne l'avait pas ébranlé, il demeurait parfaitement solide et entier. Lorsque la saison du dégel serait venue, il n'y aurait plus qu'à le faire glisser sur un plan incliné et le lancer, en un mot, dans la mer devenue libre.

Mais une bien triste nouvelle assombrit le visage de Cornbutte et de ses compagnons : pendant la terrible bousculade, le magasin de neige construit sur la côte se trouva entièrement brisé, les vivres qu'il renfermait étaient dispersés et perdus, il n'avait pas été possible d'en sauver

une partie. Dès que cette nouvelle leur fut apprise, Jean et Louis visitèrent la cale et la cambuse du brick, pour savoir à quoi s'en tenir sur le reste des provisions.

Le dégel ne devait pas arriver avant le mois de mai, le brick ne pouvait quitter la baie d'hivernage avant cette époque ; c'était donc cinq mois d'hiver qu'il fallait passer au milieu des glaces, quatorze personnes devaient être nourries pendant ce long espace de temps. Calculs et comptes faits, Jean comprit qu'il atteindrait tout au plus le moment du départ, en mettant tout le monde à la démission ; la chasse devint d'ailleurs obligatoire pour procurer de la nourriture en plus grande abondance.

De peur que ce malheur ne se renouvelât, on résolut de ne plus déposer de provisions à terre. Tout demeura à bord du brick, on disposa également des lits pour les nouveaux arrivants, dans le logement commun des matelots. Turquiette, Gervique et Gradlin, pendant l'absence de leurs compagnons, avaient creusé un escalier dans la glace qui permettait d'arriver sans trop de peine au pont du navire.

XIII. — LES DEUX RIVAUX. CONSPIRATION.

André Vasling s'était pris d'amitié pour les deux matelots norvégiens ; Aupic faisait aussi partie de leur bande, qui se tenait généralement à l'écart, désapprouvant hautement toutes les nouvelles mesures ; mais Louis Cornbutte, redevenu maître à son bord, n'entendait pas raison sur ce chapitre-là, et, malgré les timides conseils de Marie, qui l'engageait à user de douceur, il fit savoir qu'il voulait être obéi en tous points.

Néanmoins les deux Norvégiens parvinrent, deux jours après, à s'emparer d'une caisse de viande salée ; Louis exigea qu'elle lui fût rendue sur-le-champ, mais Aupic prit fait et cause pour eux ; Vasling fit même entendre que les mesures prises à l'endroit de la nourriture ne pouvaient durer plus longtemps.

Il n'y avait pas à prouver à ces malheureux que l'on agissait dans l'intérêt commun, ils le savaient et ne cherchaient qu'un prétexte pour se révolter. Penellan s'avança vers les deux Norvégiens, qui tirèrent leurs couteaux ; mais, secondé par Misonne et Turquiette, il parvint à les leur arracher des mains, et il reprit la caisse de viandes salées. Vasling et Aupic, voyant que tout l'équipage se tournait contre eux, ne se mêlèrent aucunement à la résistance ; néanmoins Louis prit le second en particulier, et lui dit :

— Vasling, vous êtes un misérable. Je connais toute votre conduite, et je sais à quoi tendent vos menées ; mais comme le salut de tout l'équipage m'est confié, si quelqu'un de vous songe à conspirer sa perte, je le poignarde de ma main.

— Louis, répondit le second, il vous est loisible de faire de l'autorité, mais rappelez-vous que l'obéissance hiérarchique n'existe plus ici, et que seul le plus fort fait la loi.

La jeune fille n'avait jamais tremblé devant les dangers des mers polaires, mais elle eut peur en présence de cette haine dont elle était la cause, et l'énergie de Louis put à peine la rassurer.

Malgré cette déclaration de guerre, les repas se prirent aux mêmes heures et en commun. La chasse fournit encore quelques ptarmigans et quelques lièvres blancs, mais, avec les grands froids qui, approchaient, cette ressource allait encore manquer. Ils commencèrent au solstice, le 22 décembre, jour auquel le thermomètre tomba à trente-cinq degrés au-dessous de zéro ; les hommes éprouvèrent des douleurs dans les oreilles, dans le nez, dans toutes les

extrémités du corps ; ils furent pris d'une torpeur mortelle, mêlée de maux de tête ; leur respiration devint de plus en plus difficile.

Dans cet état, ils n'avaient plus le courage de sortir pour chasser, ou pour prendre quelque exercice ; ils demeuraient accroupis autour du poêle, qui ne leur donnait qu'une chaleur passagère, et dès qu'ils s'en éloignaient un peu, ils sentaient leur sang se refroidir subitement.

Jean Cornbutte voyait sa santé gravement compromise, il ne pouvait déjà plus quitter son logement ; des symptômes prochains de scorbut se manifestaient en lui, et ses jambes se couvraient de taches blanchâtres. La jeune fille se portait bien, et s'occupait de soigner les malades avec l'empressement d'une sœur de charité ; aussi tous ces braves marins la bénissaient-ils au fond du cœur.

Le 1^{er} janvier fut l'un des plus tristes jours, le vent était violent, et le froid insupportable, on ne pouvait sortir sans s'exposer à être gelé ; les plus courageux devaient se borner à se promener sur le pont abrité par la tente. Jean Cornbutte, Gervique et Gradlin ne quittaient pas leur lit ; les deux Norvégiens, Aupic et Vasling, dont la santé se soutenait, jetaient des regards farouches sur leur compagnons, qu'ils voyaient déperir.

Louis emmena Penellan sur le pont, et lui demanda où en étaient les provisions de combustible.

— Le charbon est épuisé depuis longtemps, répondit Penellan, et nous brûlons nos derniers morceaux de bois.

— Si nous n'arrivons pas à combattre ce froid, dit Louis, nous sommes perdus.

— Il nous reste un moyen, répliqua Penellan, c'est de brûler ce que nous pourrons de notre brick, depuis les bastingages jusqu'à la flottaison, et même, au besoin, nous pouvons le démolir en entier, et reconstruire un plus petit navire.

— C'est un moyen extrême, répondit Louis, et qu'il sera toujours temps d'employer quand nos hommes seront valides ; car, dit-il à voix basse, nos forces diminuent, et celles de nos ennemis semblent augmenter ; c'est même assez extraordinaire.

— C'est vrai, fit Penellan, et sans la précaution que nous avons de veiller nuit et jour, je ne sais ce qui nous arriverait.

— Voyons, prenons nos haches, dit Louis, et faisons notre récolte de bois.

Malgré le froid, ils montèrent sur le bastingage de l'avant, et abattirent tout le bois qui n'avait pas une indispensable utilité pour la sûreté ou la conduite du navire, et ils retournèrent avec cette provision nouvelle ; le poêle fut bourré de nouveau, et un homme resta toujours de garde, pour l'empêcher de s'éteindre.

Cependant, Louis et ses amis furent bientôt sur les dents ; ils ne pouvaient confier aucun détail de la vie à bord à leurs ennemis ; chargés de tous les soins domestiques, du soulagement des malades et d'une veille perpétuelle, ils sentirent bientôt leurs forces s'épuiser. Le scorbut se déclara chez Jean Cornbutte, qui souffrait d'intolérables douleurs, Gervique et Gradlin commençaient à se prendre également ; sans la provision de jus de citron, dont ils étaient abondamment fournis, ces malheureux auraient promptement succombé à leurs souffrances, aussi ne leur épargna-t-on pas ce remède souverain.

Mais un jour, le 15 janvier, lorsque Cornbutte descendit à la cambuse pour renouveler ses provisions de citrons, il demeura stupéfait, en voyant que les barils où ils étaient renfermés avaient disparu ; il remonta près de Penellan, et lui fit part de ce nouveau malheur. Un vol

avait été commis, et les auteurs étaient faciles à connaître ; Louis comprit pourquoi la santé de ses ennemis se soutenait ; les siens n'étaient plus en force maintenant pour leur arracher ces provisions salutaires, d'où dépendait la vie de leurs compagnons, ils demeurèrent plongés, pour la première fois, dans un morne désespoir.

XIV. — DÉTRESSE. AGONIE. VERTIGE.

Le 20 janvier, aucun marin ne se sentit la force de quitter son lit ; chacun, indépendamment de ses couvertures de laine, avait une peau de buffle qui le recouvrait ; dès que l'un d'eux essayait de mettre le bras à l'air, il éprouvait une douleur telle, qu'il lui fallait le rentrer aussitôt.

Cependant Louis ayant allumé le poêle, Penellan, Misonne, Vasling sortirent de leur lit, et vinrent s'accroupir autour du feu ; Penellan prépara du café brûlant, qui ramena la chaleur dans leurs corps, Marie put aussi partager leur repas.



André Vasling.

Louis s'approcha du lit de son père, qui demeurait presque sans mouvement ; ses jambes étaient décharnées par la maladie ; il murmurait quelques mots sans suite, qui déchiraient le cœur de son fils.

— Louis ! disait-il, je vais mourir !... Oh ! je souffre !... sauve-moi !

Louis prit une résolution soudaine ; il revint vers le second, et lui dit, en se contenant à peine.

— Savez-vous où sont les citrons, Vasling ?

— Mais dans la cambuse, je suppose, répondit celui-ci sans se déranger.

— Vous savez bien qu'ils n'y sont pas, puisque vous les avez volés.

— Vous êtes le plus fort, Louis Cornbutte, répondit Vasling, il vous est permis de tout dire et de tout faire !

— Par pitié, Vasling, mon père se meurt ! vous pouvez le sauver, répondez !

— Je n'ai rien à répondre, répondit Vasling.

— Misérable ! s'écria Penellan en se jetant sur lui, son couteau à la main.

— A moi, les miens ! s'écria Vasling en reculant.

Aupic et les deux matelots norvégiens sautèrent à bas de leur lit, et se rangèrent derrière lui ; Misonne, Turquie, Penellan et Louis, se préparèrent à se défendre ; et Nouquet et Gradlin, quoique bien souffrants, se levèrent pour les seconder.

— Vous êtes encore trop forts pour nous, dit Vasling ; nous ne voulons nous venger qu'à coup sûr !

Les marins n'osèrent pas se précipiter sur ces quatre misérables, car, en cas d'échec, ils étaient perdus.

— Vasling, dit Louis d'une voix sombre, si mon père meurt, tu l'auras tué ; et moi, sur mon honneur, je te tuerai comme un chien !

Vasling et ses complices se retirèrent à l'autre bout du logement, et ne répondirent pas.

Il fallut alors renouveler la provision de bois, et malgré le danger Louis monta sur le pont ; il se mit à couper une partie des bastingages du brick, mais il fut forcé de rentrer au bout d'un quart d'heure, car il était menacé de tomber, sans pouvoir se relever. En passant, il jeta un coup d'œil sur le thermomètre extérieur, et vit le mercure gelé ; le froid avait dépassé quarante-deux degrés au-dessous de zéro, le temps était sec et clair, et le vent soufflait du nord.

Cependant, pour satisfaire leur appétit, Vasling et ses compagnons avaient égorgé un de leurs chiens fidèles, et personne n'avait pu s'opposer à ce cruel dessein ; ils en firent cuire la chair au feu du poêle, et remplirent ainsi le logement d'une odeur infecte.

Le 26, le vent changea, il vint du nord-est, et la température s'abaisse extérieurement à trente-cinq degrés, ce qui la rendit supportable. Jean Cornbutte était à l'agonie ; son fils avait cherché vainement quelque remède à ses douleurs, les yeux de Vasling étaient sans cesse fixés sur lui, et cependant Louis acquit la certitude que les misérables avaient caché le baume si nécessaire, car, se précipitant à l'improviste sur Vasling, il lui arracha un citron que celui-ci s'apprêtait à sucer. Vasling ne fit pas un pas pour le reprendre, il semblait qu'il attendit un jour fixe pour accomplir ses odieux projets.

Le jus de ce citron rendit quelque force à Jean Cornbutte, mais il aurait fallu continuer ce remède ; la jeune fille alla supplier à genoux André Vasling, qui ne lui répondit pas, et Penellan entendit bientôt Vasling dire à ses compagnons :

— Le moment approche, le vieux est moribond, Gertrude, Gradlin et Nouquet ne valent guère mieux ; les autres perdent leur force de plus en plus, le moment approche où leur vie nous appartient.

Il fut alors résolu entre Louis et ses compagnons de ne plus attendre ; il fallait profiter du peu de force qui leur restait, ils résolurent d'agir dans la nuit suivante, et de tuer ces misérables, pour n'être pas tués par eux.

La température s'était élevée un peu ; Louis se hasarda à sortir avec son fusil pour rapporter quelque gibier à ses compagnons, car leur santé était une question de supériorité.

Louis s'écarta d'environ trois milles du navire, il fut souvent entraîné par des effets de mirage ou de réfractions : c'était imprudent, car il remarqua des traces récentes d'animaux féroces ; il ne voulut cependant pas revenir sans rapporter quelque viande fraîche à ses compagnons, et marcha devant lui ; il éprouvait alors un sentiment singulier, qui lui tournait la tête, le vertige du

blanc : la réflexion des monticules de glaces et de la plaine le saisissait de la tête aux pieds ; il lui semblait que cette couleur le pénétrait et lui causait un affadissement irrésistible, l'œil en était imprégné et le regard dévié ; il crut qu'il allait devenir fou de blancheur. Sans se rendre compte de cet effet terrible, il continua sa marche, et ne tarda pas à faire lever un ptarmigan, qu'il chassa aussitôt avec ardeur ; il l'abattit bientôt d'un coup de fusil, et pour aller le prendre, sauta d'un glaçon sur la plaine ; il tomba lourdement, car il avait fait un saut de dix pieds, lorsque la réfraction lui faisait croire qu'il n'en avait que deux à

franchir. Le vertige le saisit alors, et sans savoir pourquoi, il se mit à appeler au secours pendant quelques minutes. Il ne s'était cependant rien brisé dans sa chute, le froid commençait à l'envahir ; il revint au sentiment de sa conservation, et se releva péniblement.

Soudain, sans qu'il pût s'en rendre compte, une odeur de graisse brûlée saisit son odorat. Comme il était sous le vent du navire, il supposa que cette odeur venait de là ; il ne comprit pas dans quel but on brûlait cette graisse ; en tout cas, c'était fort dangereux, car cette émanation pouvait attirer des bandes d'ours blancs.



Le combat des marins et des ours. Dessin de Beaucé.

Il reprit donc le chemin du brick, en proie à une préoccupation qui, dans son esprit surexcité, dégénéra bientôt en terreur. Il lui sembla que des masses colossales se mouvaient à l'horizon ; il se demanda s'il n'y avait pas encore quelque tremblement de glaces. Plusieurs de ces masses s'interposèrent entre le navire et lui, et il lui parut qu'elles s'élevaient sur les flancs du brick ; il s'arrêta pour considérer plus attentivement, et sa terreur fut épouvantable, quand il reconnut une bande d'ours gigantesques.

Ils avaient été attirés par cette odeur de graisse, qui

AVRIL 1855.

avait surpris Louis Cornbutte. Celui-ci s'abrita derrière un monticule, pour ne pas être aperçu d'eux, car c'en était fait de lui. Il en compta trois, qui rôdaient autour du navire, et qui ne tardèrent pas à escalader les blocs de glace sur lesquels reposait la *Jeune-Hardie*.

Rien ne parut lui faire supposer que ce danger immense fut connu à l'intérieur du navire. Les étreintes de l'angoisse lui serrèrent le cœur. — Quelle force pourrait s'opposer à ces ennemis redoutables ? Vasling et ses compagnons se réuniraient-ils à ses amis dans ce danger

— 28. — VINGT-DEUXIÈME VOLUME.

commun ? Penellan et les autres, à demi privés de nourriture, presque engourdis par le froid, pourraient-ils résister à ces bêtes terribles qu'excitait une faim inassouvie ? Ne seraient-ils pas surpris, d'ailleurs, par une attaque imprévue ?

Louis fit en un instant ces réflexions affreuses. Les ours avaient gravi les glaçons et montaient à l'assaut du navire. Il put alors quitter l'abri qui le protégeait ; il s'approcha en rampant sur la glace, et bientôt put voir les énormes animaux déchirer la tente avec leurs griffes et pénétrer sur le pont ; et rien ne venait les arrêter dans leur marche ! Louis pensa à tirer un coup de fusil pour avertir ses compagnons ; mais si ceux-ci allaient monter sur le pont sans être armés, ils étaient inévitablement mis en pièces. Il résolut donc d'attendre, et se prépara à porter secours à ses amis ; mais rien n'indiqua qu'ils eussent connaissance de ce nouveau danger.

XV. — LES OURS BLANCS. COMBAT SUPRÈME.

Après le départ de Louis, Penellan avait soigneusement fermé la porte du logement, qui s'ouvrait au bas de l'escalier du pont. Il revint près du poêle, qu'il se chargea de garder, pendant que ses compagnons regagneraient leur lit, pour y retrouver un peu de chaleur. Il était alors six heures du soir, et il se mit à préparer le souper ; il descendit à la cambuse pour chercher de la viande salée, qu'il voulait faire amollir dans l'eau bouillante. Quand il remonta, il trouva sa place prise par André Vasling ; celui-ci avait mis à cuire, dans une bassine, le reste du chien égorgé ; le feu était vif, et la graisse, se dégageant des chairs de l'animal, surnageait à la surface.

— J'étais là avant vous, dit brusquement Penellan à Vasling ; pourquoi avez-vous pris ma place ?

— Par la raison qui vous fait la réclamer, répondit Vasling ; parce que j'ai besoin de faire cuire mon souper !

— Vous enlèverez cela tout de suite, répliqua Penellan, avec dégoût, ou nous verrons !

— Nous ne verrons rien, répondit Vasling, et ce souper cuira malgré vous !

— Vous n'y goûterez donc pas ! s'écria Penellan, en s'élançant imprudemment sur Vasling, qui fit briller son couteau à sa main, en s'écriant :

— A moi, les Norvégiens ! à moi, Aupic !...

Ceux-ci, en un clin d'œil, furent sur pied, armés de pistolets et de poignards. Le coup était préparé...

Penellan se précipita sur Vasling, qui s'était sans doute donné le rôle de s'en charger tout seul, car ses compagnons coururent aux lits de Misonne, de Turquiette et de Pierre Nouquet. Ce dernier, sans défense, accablé par la maladie, était livré à la féroce d'Herming ; le charpentier avait saisi une hache aux premiers cris de Penellan, et se jeta à la rencontre d'Aupic ; Alain Turquiette et le Norvégien Jocki luttaient avec acharnement. Gervique et Gradlin, en proie à d'atroces souffrances, n'avaient même pas conscience de ce qui se passait auprès d'eux.

Pierre Nouquet reçut bientôt un coup de poignard dans le côté, qui l'étendit sans mouvement, et Herming revint sur Penellan, qui se débattait avec rage ; Vasling l'avait saisi à bras le corps.

Dès le commencement de la lutte, la bassine avait été renversée sur le fourneau, et la graisse, se répandant sur les charbons ardents, imprégnait l'atmosphère d'une odeur infecte. Marie se leva en poussant des cris de désespoir, et se précipita du côté du lit où râlait le vieux

Jean Cornbutte ; la lampe, suspendue au plancher, éclairait cette scène de désolation.

Vasling, moins vigoureux que Penellan, sentit ses bras repoussés par ceux du timonier ; ils étaient trop près l'un de l'autre pour pouvoir faire usage de leurs armes. Le second, s'apercevant qu'Herming avait étendu son adversaire sur le sol, s'écria :

— A moi ! Herming !

— A moi ! Misonne, fit Penellan à son tour ; mais Misonne se roulait à terre avec Aupic, qui cherchait à le percer de son couteau ; la hache du charpentier était une arme peu favorable à sa défense, car il ne pouvait la manœuvrer, et il avait toutes les peines du monde à parer les coups de poignard qu'Aupic lui portait avec vigueur.

Cependant le sang coulait au milieu des rugissements et des cris ; Turquiette, terrassé par Jocki, homme d'une force peu commune, avait reçu un coup de poignard à l'épaule ; il cherchait en vain à saisir un pistolet suspendu à la ceinture du Norvégien ; celui-ci l'étreignait comme dans un étau, et aucun mouvement n'était possible.

Au cri de Vasling, que Penellan acculait et écrasait contre la porte d'entrée, Herming accourut ; au moment où il allait porter un coup de couteau dans le dos du Breton, celui-ci d'un pied vigoureux l'étendit à terre ; mais l'effort qu'il fit permit à Vasling de reprendre un peu d'avantage ; son bras droit put se dégager des étreintes de Penellan ; mais la porte d'entrée, sur laquelle ils pesaient de tout le poids de leur corps, se défonça subitement, et Vasling tomba à la renverse.

Soudain un rugissement terrible éclata au-dessus de la tête des combattants, et un ours gigantesque apparut sur les marches de l'escalier ; Vasling l'aperçut le premier, il n'était pas à quatre pieds de lui. Au même moment, une détonation se fit entendre, et l'ours, blessé sans doute, ou effrayé, rebroussa chemin pour charger ce nouvel ennemi. Vasling, qui était parvenu à se relever, se mit à sa poursuite, abandonnant Penellan.

Le timonier replaça la porte défoncée, et regarda autour de lui. Misonne et Turquiette, étroitement garrottés par leurs ennemis, étaient jetés dans un coin, et faisaient de vains efforts pour rompre leurs liens ; Penellan se précipita à leur aide ; mais il fut renversé par les deux Norvégiens et Aupic ; ses forces épuisées ne lui permirent pas de résister à ces trois hommes, qui l'attaquèrent de façon à lui enlever tout mouvement. Puis, aux cris du second, ils s'élançèrent sur le pont, croyant avoir affaire à Louis Cornbutte.

Là, le combat devint plus épouvantable. Vasling se débattait contre un ours, auquel il avait porté déjà deux coups de poignard ; le sang ruisselait à flots. L'ours, frappant l'air de ses pattes formidables, cherchait à atteindre Vasling ; celui-ci se sentait peu à peu acculé contre le bastingage ; il était perdu, quand une seconde détonation retentit, et l'ours tomba. Vasling leva la tête, et aperçut Louis Cornbutte dans les enfléchures du mât de misaine, le fusil à la main ; il avait visé l'ours au cœur, et l'ours était mort.

La haine domina la reconnaissance dans le cœur de Vasling ; mais, avant de la satisfaire, il regarda autour de lui. Aupic avait eu la tête brisée d'un coup de patte, et gisait sans vie sur le pont ; et Jocki, une hache à la main, paraît à peine les coups que lui portait cet ours, qui venait de tuer Aupic. En vain l'animal avait reçu deux coups de poignard, il se battait avec rage, faisant des bonds terribles et poussant des rugissements affreux ; son com-

pagnon se tenait à l'écart, ou plutôt se dirigeait du côté de l'avant du navire.

Vasling ne s'en occupa donc pas, et vint au secours de Jocki avec Herming; mais Jocki, saisi entre les pattes de l'ours, fut broyé en un instant; et, quand celui-ci tomba sous les coups de Vasling et d'Herming, qui déchargèrent sur lui leurs pistolets, il ne tenait plus qu'un cadavre entre ses pattes.

— Nous ne sommes plus que deux, dit Vasling, avec un air sombre et farouche; mais si nous succombons, ce ne sera pas sans vengeance!

Herming rechargea son pistolet, sans répondre; avant tout, il fallait se débarrasser du troisième ours. Vasling regarda du côté de l'avant et ne le vit pas; en levant les yeux, il l'aperçut debout sur le bastingage, et grimpant déjà aux enfléchures pour atteindre Louis Cornbutte. Vasling laissa tomber son fusil, qu'il dirigeait sur l'animal, et une joie féroce se peignit dans ses yeux.

— Ah! mon ours, s'écria-t-il avec un ricanement sanguinaire, tu me dois bien cette vengeance-là!

Cependant Louis Cornbutte s'était réfugié dans la hune de misaine; l'ours montait toujours, et n'était plus qu'à six pieds du malheureux Louis, quand celui-ci épaula son fusil et visa l'animal au cœur.

De son côté, Vasling épauia le sien pour frapper Louis, si l'ours tombait.

Louis tira; mais il ne parut pas que l'ours eût été touché, car il s'élança d'un bond sur la hune! Tout le mât en tressaillit.

Vasling poussa un cri de joie.

— Herming! cria-t-il au matelot norvégien, va me chercher Marie! va me chercher sa fiancée!

Herming descendit, en riant, l'escalier du logement.

Cependant l'animal furieux s'était précipité sur Louis, qui chercha un abri de l'autre côté du mât; il le rejoignit; mais, au moment où sa patte énorme s'abattait sur lui, pour lui briser la tête, Louis saisit l'un des galhabans, et se laissa glisser jusqu'à terre, non pas sans danger, car, à moitié chemin, une balle siffla à ses oreilles; Vasling venait de tirer sur lui et l'avait manqué. Il jeta son arme avec rage, car Louis courait à lui, le couteau à la main; il reprit le sien à sa ceinture, et l'attendit de pied ferme.

Ce combat était décisif. Pour assouvir pleinement sa vengeance, pour faire assister la jeune fille à la mort de son fiancé, Vasling s'était privé du secours d'Herming; il ne devait donc plus compter que sur lui-même.

Les deux ennemis se saisirent chacun au collet, de la main gauche; ils se tenaient de façon à ne pouvoir plus reculer: des deux l'un devait tomber mort. Ils se portèrent de violents coups de la main droite, qu'ils ne parèrent qu'à demi; car le sang coula bientôt de part et d'autre. Tout en s'escrimant ainsi, Vasling cherchait à jeter son bras droit autour du cou de son adversaire pour le terrasser; Louis, sachant que celui qui tomberait était perdu, le prévint; il parvint à le saisir des deux bras, mais, dans ce mouvement, son poignard lui échappa de la main!

Des cris affreux arrivèrent en ce moment à son oreille; c'était la voix de Marie qu'Herming voulait entraîner. La rage du désespoir prit Louis au cœur; il se raidit avec la force d'un taureau, pour faire plier les reins de Vasling et le terrasser; mais, à ce moment, les deux ennemis se sentirent saisis tous les deux dans une étreinte puissante.

L'ours, descendu de la hune de misaine, s'était précipité sur ces deux hommes, qu'il enlaçait dans ses pattes

gigantesques! Vasling se trouvait appuyé contre le corps de l'animal; Louis sentait les griffes du monstre lui entrer dans les chairs, et l'ours les étreignait avec une puissance irrésistible.

C'en était fait de tous deux!

— A moi! à moi, Herming! put crier le second.

— A moi! Penellan! hurla Louis Cornbutte, avec rage.

Des pas se firent entendre sur l'escalier; Penellan parut; il était libre. Il poussa un cri d'horreur,arma son pistolet, et le déchargea dans l'oreille de l'animal. Celui-ci poussa un rugissement; la douleur lui fit ouvrir un instant les pattes, et Louis Cornbutte, épuisé, glissa sans mouvement sur le pont; mais l'animal, les refermant avec force dans une suprême agonie, tomba en entraînant le misérable Vasling, dont le cadavre fut broyé sous lui.

Penellan se précipita au secours de Louis, qui respirait: aucune blessure grave ne mettait sa vie en danger; le souffle seul lui avait manqué un moment.

— Marie!... dit-il en ouvrant les yeux.

— Elle est sauvée! dit le timonier; Herming est étendu là, avec un coup de poignard au ventre.

— Et ces ours...

— Morts, Louis, comme nos ennemis; mais on peut dire que, sans ces bêtes-là, nous étions perdus; ils sont venus, vraiment, à notre secours. Nous remercierons donc la Providence, car il faut bien avouer qu'en cette occasion tout s'est encore trouvé pour le mieux.

Louis et Penellan descendirent dans le logement, théâtre de ces scènes sanguinaires, et Marie, toute tremblante et pleurant, se précipita dans ses bras.

XVI. — DEUIL ET CONSOLATION.

Herming, mortellement blessé, avait été transporté sur un lit par Misonne et Turquiette, qui brisèrent leurs liens, ainsi que Penellan; ce misérable râlait déjà. Les deux marins s'occupèrent de Pierre Nouquet, dont la blessure n'offrit heureusement pas de gravité.

Mais un plus grand malheur devait frapper Louis Cornbutte; son père ne donnait plus aucun signe de vie. Était-il mort avec l'anxiété de voir son fils livré à ses ennemis? Était-il mort avant cette terrible scène? On ne sait. Le pauvre vieux marin, brisé par la maladie, tué par le manque de remèdes, avait succombé misérablement.

A ce coup inattendu, Louis et Marie tombèrent dans un désespoir profond, puis ils s'agenouillèrent près du lit et pleurèrent en priant pour l'âme de Jean Cornbutte.

Penellan, Misonne et Turquiette les laissèrent seuls dans cette chambre mortuaire et remontèrent sur le pont. Les cadavres des trois ours furent tirés à l'avant; ils résolurent de garder leurs fourrures, qui leur devenaient d'une grande utilité, mais ils ne pensèrent pas un seul moment à manger leur chair; d'ailleurs le nombre des hommes à nourrir était bien diminué maintenant. Les cadavres de Vasling, d'Aupic et de Jocki, jetés dans une fosse creusée en toute hâte sur la côte, furent bientôt rejoints par celui d'Herming; le Norvégien mourut dans la nuit, sans repentir ni remords, l'écume de la rage à la bouche.

Les trois marins réparèrent aussi la tente, qui, crevée en plusieurs endroits, laissait la neige tomber sur le pont. La température était excessivement froide; elle se prolongea ainsi jusqu'au retour du soleil, qui reparut au-dessus de l'horizon le 8 janvier.

Jean Cornbutte fut enterré au milieu des pleurs que personne ne songeait à cacher; il avait quitté son pays

pour retrouver son fils, et mourir sous ce climat affreux ! Sa tombe fut creusée sur une hauteur, et les pieux marins économisèrent une croix de bois sur leur combustible.

Depuis ce jour, ils passèrent encore par de cruelles épreuves de température ; mais le jus des citrons, qu'ils avaient retrouvés cachés dans les sacs des misérables, leur conserva et leur rendit la santé ; Gervique, Gradlin et Pierre Nouquet purent se lever, une quinzaine de jours après ces terribles événements, et prendre un peu d'exercice.

Bientôt la chasse devint plus facile et plus abondante ; les oiseaux aquatiques revenaient en grand nombre ; ils tuèrent souvent une sorte de canard sauvage, qui leur procura une nourriture excellente ; ils n'eurent à déployer d'autre perte que celle de deux de leurs chiens, qu'ils perdirent dans une excursion, pour reconnaître, à vingt-cinq milles dans le sud, l'état de la plaine de glaces. Le mois de février fut signalé par de violentes tempêtes et des neiges abondantes ; la température moyenne fut encore de 25 degrés au-dessous de zéro, mais ils n'en souffrissent pas par comparaison ; d'ailleurs, la vue du soleil, qui s'élevait de plus en plus au-dessus de l'horizon de glaces, les réjouissait, en leur présageant la fin de leurs tourments. Il faut croire aussi que le Ciel eut pitié de leurs souffrances, car la chaleur fut précoce cette année : dès le mois de mars, quelques corbeaux furent aperçus, voltigeant autour du navire ; Louis s'empara de grues qui avaient poussé trop loin leurs pérégrinations septentrielles ; des bandes d'oies sauvages se laissèrent même entrevoir dans le sud.

Ce retour indiquait une diminution du froid ; cependant il ne fallait pas trop s'y fier, car, avec un changement de vent, ou dans les nouvelles ou pleines lunes, la température baissait subitement, et les marins étaient forcés de recourir à leurs précautions les plus grandes pour se prémunir contre elle ; ils avaient déjà brûlé tous les bastingages du navire pour se chauffer, le roufle, qu'ils n'habitaient pas, et une grande partie du faux-pont ; il était donc temps que cet hivernage finît ; heureusement, la moyenne de mars ne fut pas de plus de 16 degrés au-dessous de zéro ; Marie s'occupa de préparer de nouveaux vêtements pour cette précoce saison de l'été.

Depuis l'équinoxe, le soleil s'était constamment maintenu au-dessus de l'horizon, sans jamais disparaître ; les huit mois de jour des pôles avaient commencé ; cette clarté perpétuelle et cette chaleur incessante, quoique excessivement faibles, ne tardèrent pas à agir sur les glaces.

Il fallait prendre de grandes précautions pour lancer *la Jeune Hardie* du haut lit de glaçons qui l'entouraient ; le navire fut en conséquence solidement étayé ; on dut attendre que les glaces fussent brisées ; mais, à la grande joie comme au grand étonnement des marins, ce ne fut pas nécessaire : les glaçons inférieurs, reposant dans une couche d'eau déjà plus chaude, se détachaient peu à peu, et le brick redescendit insensiblement, sans secousse et sans danger ; vers les premiers jours d'avril, il avait repris son niveau naturel, bien qu'il ne flottât pas encore.

Avec le mois d'avril vinrent des pluies effroyables, qui, répandues à flots sur la plaine de glace, hâtèrent encore sa décomposition ; le thermomètre remonta à 10 degrés au-dessous de zéro ; quelques hommes ôtèrent leurs vêtements de peaux de phoques, et il ne fut plus nécessaire d'entretenir un poêle jour et nuit dans le logement ; la provision d'esprit-de-vin, qui n'était pas épuisée, ne fut bientôt plus employée que pour la cuisson des aliments.

Bientôt les glaces commencèrent à se briser avec de sourds craquements ; les crevasses se formaient avec une grande rapidité ; il devenait imprudent de s'avancer sur la plaine, sans un bâton pour sonder les passages, car de dangereuses fissures serpentaiençà et là ; il arriva même que plusieurs marins tombèrent dans l'eau, mais ils en furent quittes pour un bain un peu froid.

Les phoques revinrent avec ces symptômes de dégel, et on leur donna souvent une chasse fructueuse, car leur graisse fut utilement conservée.

La santé des marins demeurait excellente ; leur temps était rempli par les préparatifs de départ et par les chasses ; Louis Cornbutte allait souvent étudier les passes probables. D'après la configuration de la côte méridionale, il résolut de tenter le passage plus au sud ; déjà le bris des glaces s'était produit dans différents endroits, et quelques glaçons flottants se disposaient à aller se dissoudre dans la haute mer. Vers le 25 avril, le navire fut mis en état ; les voiles, tirées de leur étui, étaient dans un parfait état de conservation, et ce fut une joie véritable de les voir se balancer au souffle du vent ; le navire en tressaillit, car il avait retrouvé sa flottaison, et, quoiqu'il ne pût pas bouger, il reposait cependant dans son élément naturel.

Au mois de mai, le dégel commença rapidement ; la neige qui couvrait le rivage fondait de tous côtés et formait une boue épaisse, qui rendait la côte presque inaccessible ; de petites bruyères, roses et pâles, se montraient timidement à travers les restes de neige et semblaient sourire à ce peu de chaleur. Le thermomètre remonta enfin au-dessus de zéro.

A vingt milles du navire, au sud, les glaçons, complètement détachés, voguaient vers l'océan Atlantique ; bien que cet effet ne se produisît pas encore autour du navire, il s'établissait des passes dont Louis voulut profiter.

Le 21 mai, après une dernière visite au tombeau de son pauvre père, Louis et le navire quittèrent la baie d'hivernage. Le cœur de ces braves marins se remplit en même temps de joie et de tristesse, car on ne quitte pas sans une pensée triste les lieux où l'on a souffert des souffrances dont des amis sont morts. Le vent soufflait du nord et favorisait le départ. Souvent le navire fut arrêté par des bancs de glace, que l'on coupa à la scie ; souvent des glaçons se dressaient devant lui, et il fallut employer la mine pour les faire sauter. Pendant un mois encore, la navigation fut pleine de dangers immenses, qui mirent souvent le navire à deux doigts de sa perte ; mais l'équipage était hardi et accoutumé dès lors à ces périlleuses manœuvres ; Penellan, Nouquet, Turquiette, Misonne, faisaient à eux seuls l'ouvrage de dix matelots, et Marie avait des sourires de reconnaissance pour chacun.

La Jeune-Hardie fut enfin délivrée de ces glaces dangereuses, à la hauteur de l'île Jean-Mayen ; vers le 25 juin, le brick rencontra des navires qui se rendaient déjà dans le Nord, pour la pêche des phoques et de la baleine ; le brick avait mis près d'un mois à sortir des écueils mouvants de la mer polaire.

Le 16 août, *la Jeune-Hardie* se trouvait en vue de Dunkerque ; elle avait été signalée par la vigie, et toute la population du port accourrait sur la plage. Les marins du brick tombèrent bientôt dans les bras de leurs amis ; le bon vieux curé reçut Louis et Marie sur son cœur, et, des deux messes qu'il dit les deux jours suivants, la première fut pour le repos de l'âme de Jean Cornbutte, et la seconde pour bénir ces deux fiancés, unis depuis si longtemps par la souffrance et le malheur.

JULES VERNE.

grandes débâcles de glaces. La proximité de la terre lui offrit de sûrs abris, qu'il résolut d'aller reconnaître. Dès le crépuscule du matin, le 12 septembre, il se mit en marche, accompagné de Vasling, de Penellan, et des deux matelots Gradlin et Turquiette ; chacun d'eux portait des provisions pour deux jours, car il n'était pas probable que leur excursion se prolongeât au delà ; ils s'étaient

munis également de peaux de buffle, sur lesquelles ils devaient se coucher.

La neige, qui avait tombé en grande abondance, et dont la surface n'était pas gelée, retardait considérablement leur marche ; ils enfonçaient souvent jusqu'à mi-corps ; ils ne pouvaient, d'ailleurs, s'avancer qu'avec une extrême prudence, afin de ne pas tomber dans les cre-



Le tremblement de glaces. Dessin de Beaucé.

vasses ; Penellan, qui marchait en tête, sondait soigneusement chaque dépression de terrain avec son bâton ferré.

Vers les cinq heures du soir, la brume commença à s'épaissir ; la petite troupe dut s'arrêter. Penellan s'occupa de chercher un glaçon qui put les abriter du vent, et, après s'être un peu restaurés, tout en regrettant quelque chaude boisson, ils étendirent leur peau de buffle sur le sol, se couchèrent en se serrant les uns près des autres,

MARS 1855.

se recouvrirent d'une autre peau de buffle, et le sommeil l'emporta bientôt sur la fatigue.

Le lendemain matin, ils se réveillèrent ensevelis sous une couche de neige de plus d'un pied d'épaisseur ; heureusement leurs peaux, parfaitement imperméables, les avaient préservés, et cette neige avait même contribué à conserver leur propre chaleur, qu'elle empêchait de rayonner au dehors.

— 22 — VINGT-DEUXIÈME VOLUME.